

ellipse

#090

Returns
Retours

Numéro dirigé par
Arianne Des Rochers



Rédactrice en chef/Editor-in-chief

Arianne Des Rochers

Comité éditorial/Editorial Board

Bilal Hashmi

Beatriz Hausner

Benoit Léger

Danièle Marcoux

ellipse est une revue publiée deux fois l'an dont le but est de présenter des œuvres en traduction française et anglaise.

ellipse is a magazine published twice yearly, presenting the work of writers in English and French translation.

Numéro ISSN Number : (0046 1830)

www.attlc-ltac.org/en/ellipse-home

Graphisme : Luckensy Odigé

Impression : Katasoho

Imprimé au mois de mars 2020 à

Tiohtià:ke/Montréal, en 250 exemplaires.

Publié par l'Association des traducteurs et traductrices littéraires du Canada à Montréal, Québec

Published by the Literary Translators' Association of Canada in Montréal, Québec.



Sommaire

Contents

| | |
|-----|--|
| 09 | Introduction |
| 13 | 30 Facts About Yemen |
| 23 | Fricatives (une visite) |
| 35 | A Special Kind of Light |
| 43 | Possédé |
| 49 | Liquid Memories |
| 53 | Insulaires. Méditations en archipel |
| 57 | The Glass Half Full of Ice |
| 63 | La belle est venue |
| 73 | Six Poems |
| 77 | Coupe-feu |
| 79 | Voix |
| 83 | Trois poèmes |
| 87 | Homecoming |
| 89 | Retour |
| 91 | Bloodletting |
| 99 | Amulette |
| 109 | yud orol: the night watch |
| 117 | Petites balles de cuivre |
| 125 | Three Poems |
| 133 | return dan la/zil |
| 141 | La nuit de la pêche |
| 148 | Collaborateurs·trices Contributors |
| 154 | Remerciements Acknowledgments |



Introduction

Arianne Des Rochers

La traduction est en soi un retour : un retour vers un texte — au sens large — qui mène au renouvellement, au recommencement, à la récurrence, au voyage de celui-ci. L'acte traductif implique en effet que l'on refasse, en toute connaissance de cause et délibérément, quelque chose qui a déjà été fait auparavant. Que l'on produise, à partir d'un tout qui existe ailleurs et dans des circonstances bien précises, un nouveau tout qui s'inscrira différemment dans des paramètres lui étant propres.

Les textes qu'on traduit sont donc des textes qui méritent qu'on y retourne, encore et encore. Des textes dont la complexité, l'expression, la poéticité ou encore l'émotion sont telles qu'on désire s'en rapprocher toujours plus, jongler avec elles, les faire nôtres, pour les dévoiler sous un nouveau jour et multiplier

leur portée. La traduction comme retour, donc, pour faire dire aux textes ce qu'ils n'ont pas encore dit, mais qu'ils contiennent pourtant; afin de jeter, pour reprendre les mots de Maude Veilleux se retrouvant dans ces pages, *une sorte de lumière spéciale* sur ces textes qui nous sont chers.

Tout aussi cher nous est le retour de la revue *ellipse* qui, après huit années de suspension, reprend aujourd'hui du service.¹ Pour marquer le retour du premier magazine de traduction littéraire au Canada, la thématique du présent numéro allait donc de soi.

Or, le retour — autant celui que porte la traduction que celui, très immédiat, d'*ellipse* — est une entreprise risquée, car il implique forcément une comparaison avec une source, une origine, un point de départ. Qui parmi nous n'est jamais retourné-e dans sa maison d'enfance, sa ville natale ou son pays d'origine sans avoir constaté à quel point les choses avaient changé, comment la nouvelle réalité qui s'étalait devant nos yeux ne correspondait pas à nos souvenirs? La notion du retour est couramment imprégnée de cette attente voulant que les choses restent parfaitement les mêmes. La traduction n'y échappe pas; on la juge souvent, voire toujours, en vertu de sa similarité avec un original que l'on suppose stable, fixé et cohérent.

Il en va de même pour ce magazine que nous relançons aujourd'hui, après plusieurs années d'absence. Nous sommes un nouveau comité éditorial, sans liens (ou presque) avec l'équipe qui nous a précédé-es, et bien que nous nous appuyions sur les bases solides d'*ellipse*, bâties avec brio depuis 1969 par des traducteurs et traductrices passionné-es sans qui nous n'en serions pas ici aujourd'hui, la nouvelle mouture du magazine ne sera pas une reproduction exacte de l'ancienne. Telle une traduction, le magazine s'inscrit aujourd'hui dans des circonstances fort différentes de celles qui ont présidé à sa naissance et à son évolution au cours des décennies suivantes — l'arrivée d'Internet, les subventions d'aide à la traduction du Conseil des arts du Canada et la transformation de l'industrie littéraire à l'échelle mondiale, pour ne mentionner que ces importants changements. Pour ces raisons et bien d'autres, il a été décidé

qu'*ellipse* ouvrirait désormais ses pages à des auteurs·trices et à des traducteurs·trices travaillant à l'intérieur comme à l'extérieur des frontières nationales; à des langues de départ autres que le français et l'anglais; ainsi qu'à tous les genres littéraires imaginables. L'objectif vise ainsi à encourager la diversité des voix au sein du magazine et à faire dialoguer les textes d'ici et d'ailleurs — diversité qui avait par ailleurs été mise en chantier par nos prédécesseurs. La citation suivante de Kate Briggs, qui porte sur la traduction, illustre bien ce que nous souhaitons pour *ellipse*: «doing something again in the name of newness and doing something new in the name of againness.»²

Dans les pages qui suivent, le retour apparaît sous de nombreuses formes. Darcy Hurford, Charles Rousseau, Sauline Letendre, Irina Sadovina et Alice Pagano nous offrent des récits qui s'intéressent au retour à la terre natale, un retour tantôt heureux, tantôt impossible, mais toujours nostalgique. Les traductions signées par Kate Ashley, par Alexis Legault et Sophie Giroux-Tremblay, et par Jean-Marcel Morlat traitent quant à elles des retrouvailles — souvent compliquées — d'une personne chère. Edmond-Louis Dussault et Lara El Keilany revisitent dans leurs textes des traditions ancestrales, tandis que N. N. Trakakis, Erin Moure et Jeanne Mathieu-Lessard nous transportent dans le flou du passé et des souvenirs. Myriam Legault-Beauregard nous propose une suite de trois poèmes qui symbolisent tour à tour le retour dans le temps, le retour en enfance et le retour à la terre, ce dernier étant aussi le thème principal de la traduction de Karen Ocaña. Luba Markovskaia et Daoud Najm signent une traduction qui réfléchit aux racines familiales; Simon Brown nous offre un poème qui porte sur la nature cyclique des relations et de l'obsession; et Sonya Malaborza traduit pour nous des poèmes sur le rapport aux ancêtres. Enfin, Kama La Mackerel signe un texte inédit qui consiste en un exercice de traduction entre l'anglais et le kreol mauricien, et qui représente un effort de réclamation des langues disparues lors des traversées ancestrales sur l'océan.

Toutes les traductions qui composent ce numéro sont en elles-mêmes des retours vers d'autres textes, d'autres voix et

d'autres langages. Notez que pour ce numéro en particulier, la version papier contient uniquement les traductions en anglais et en français. Nous vous invitons toutefois à jeter un coup d'œil à la version électronique du magazine, où les traductions ci-présentes sont accompagnées de leurs textes en langue originale : www.attlc-ltac.org/en/ellipse-home.

Le comité éditorial d'*ellipse* tient à remercier tou-tes ses collaborateurs.trices pour leur travail incroyable. Ce fut un plaisir et un honneur immenses que de participer, de concert avec des collègues talentueux et dévoués, à la (re)création de l'espace collaboratif, inclusif et convivial consacré à la traduction littéraire que représente *ellipse*.

1 Un numéro spécial, intitulé « Hommage à *ellipse* / Tribute to *ellipse* », sera aussi publié en 2020.

2 Briggs, Kate. *This Little Art*, Fitzcarraldo Editions, 2017, p. 230.

30 Facts About Yemen

Koko Hubara

Translated by
Darcy Hurford

01. I have a country of birth, a home country, a fatherland, which isn't my aba's country, and then I have a *home country*. I have a home country that means I look the way I do. I've never been to the country I'm from, simply because we no longer live there—and never will. There are many reasons, depending on who you ask: politics, religion, a better life elsewhere, colonialism, occupation, Britain, the US, Saudi Arabia. Israel.

02. About a hundred years ago though, we lived in my home country, in my home town, Sanaa, in apartment buildings that are now on the UNESCO's world heritage list. Some of them were destroyed by bombs this year because there's both a war and a civil war going on in Yemen.

03. My name is Hubara—spelt CHET VAV BET RESH HE—and it's the name of a kind of bustard, a rather boring, now endangered species of light brown bird (*Chlamydotis macqueenii*) that lives in the region of Yemen. Some of us have swapped our surname for nondescript Hebrew words that don't show our ethnic origin, but I regularly get out my social security card just to look and see that I'm a Hubara. Nationalism is a hamsin wind. Silent, corrosive. It sweeps up countries and words and names almost without asking and scatters them wherever it ends up. But I'm a Hubara.

04. The parents of my grandmother Safta Chuli Mizrahi left Sanaa towards the end of the nineteenth century, and my grandfather Saba Yechiel Hubara left with his family in the 1920s. His mother—my aba's Safta Jiddah, who would be my great-grandmother's Safta Rabba—was pregnant. Poetically, she rode on a donkey from Sanaa to the Port of Aden, where the boat left for the British Palestine Mandate or to Eretz in Israel, the promised land or paradise, depending on who you ask. My saba was such a big, lively eight-year-old boy that he had to walk practically all the way. My safta's family had lived in the region since the Ottoman period.

05. At that time we spoke a language that was called Yemenite. Teimanit. A mixture of Arabic and the purest Hebrew. Temple period; perfect, original language. Whenever someone starts bragging about this trivia it makes me think of the Indian father in the TV series *Goodness Gracious Me*, according to whom everyone from Santa Claus to the Queen Mother and from Leonardo DaVinci to Superman were originally Indian.

06. Now, a couple of generations later, our Hebrew still has a handful of Arabic words mixed in with it. Words like yalla, map-sut, allah yestor, habibti and bihyat rabak. We don't even know what all of them mean, but we use them anyway and try to spell them correctly in the Latin alphabet so that we can find translations of them into our own mother tongues on the Internet.

07. When we arrived in Palestine the Palestinians treated us well because we had the same language, appearance, customs and way of life, and so far had not taken anyone's land or been part of the Zionist project. This is true, depending on who you ask. Later the situation definitely changed, regardless of who you ask. In the eyes of White European Jewish Ashkenazi and the British, our religion and our guttural pronunciation, gurgled from the stomach, our clothes, skin colour and sidelocks made us suspect, dirty, Oriental and hence somehow just a little inauthentically Jewish. A little less like people. Not in all of their eyes, mind. It's important to always remember that, whatever the time and place, it was *not all white people*. Then again, even now Mizrahi girls from Yemen and Morocco are said to be sitting idly at home in Jerusalem because their background means Ashkenazi schools don't care about them.

08. Sometimes at night I lie in bed wondering how many Palestinians in total—Palestinians that speak our language and look like us—my relatives have killed or will kill in one way or another. I hope for the best but fear the worst. I know the truth; I just wish I didn't.

09. After all, there is one God. We belong to the Dor Daim, a conservative Jewish group which opposed all mysticism and unnecessary fuss and sensibly wanted to stick with the seventeenth-century interpretations. When we left Yemen, some of our millennia-old Torah scrolls "disappeared" into Ashkenazi hands and were later found on sale around the world. Now, a couple of generations later, most of us no longer practice our religion. We ridicule those who cover their heads today, a couple of generations after having done so ourselves, regardless of religion. Because I can't read religious texts and don't trust white rabbis enough, I practice a version of Judaism I created myself. Nationalism might be trying to replace God within the country's borders, but it hasn't within me.

10. We take unshakeable pride in having assimilated rapidly and quietly into European Jewish customs. Of having become Israelis; almost European, almost American, almost white. Despite the fact that thousands of our babies, *yaldei teyman*, “disappeared” from hospitals and that it is still unknown whether they were sold or whether it was forced adoption, natural mortality or whatnot. Many babies were taken from unmarried young mothers. All of us are *yaldei teyman*, *be sofo shel davar*. I’m an unmarried, young, Yemeni Jewish mother. And I should be grateful that white Jews rescued me from primitivism and ignorance and weak women’s rights.

11. Safta refuses to say why, but claims that she no longer believes in God. Even though her handbag is full of blue, tinkling eyes to protect her against the evil eye and of hamsas with travel prayers, blessings on the home and good wishes engraved on them. She thinks I don’t know. As a child I slept with her on a covered *mirpeset*. Me in bed, with several mattresses stacked on top of each other, her on a two-seater sofa because she’s so small. At nights she cried in her sleep, wailed for her *ima*, mother, who long ago had been kicked to death by a cow, and I listened with my eyes so firmly shut that the lower and upper lashes got tangled up in each other, and I tried to imagine what her *ima* had actually looked like. Did she have coarse, wavy hair? Big eyes, close together and deep-set? Small fingers and toes and a bulging lower abdomen as if she were forever in early pregnancy, just like the rest of us?

12. Just like Safta, me, Simcha, Lelu, Toma, Moran, Noykush, Neta, Galush, Ronushi, Shiri, Dorrit, Ora, Keren, Hagar, Doda Mira, Doda Gaya, Noga, a dead baby girl that we’re not supposed to talk about either, *all* of us Brown Girls who share Sanaa Dor Daim DNA, have coarse wavy hair, big eyes close together and deep-set, small fingers and toes and a bulging lower abdomen as if forever in early pregnancy.

13. The lives of these women, my flesh and blood, were created and shaped by the State of Israel. This white man's project launched as a beautiful ideal, that never valued brown and black people—not Jews and particularly not Palestinians—is, I hope, coming to the end of the road in its current form. When I go to Israel, I am identified on the basis of all my facial features as Yemenite, Teimani. There's an Israeli joke that it's hard to see Yemenites if they stand in the shade. I often get called pretty in Israel because I am so light-skinned, so straight-haired, partly white, albeit from a mother of the wrong religion. White supremacy means that my facial features and my very appearance are first granted but then taken away.

White supremacy means it's completely acceptable to say these things out loud to children and adults in public places, at the coffee table.

14. In Finland I sometimes get racialized as black, sometimes as Indian, sometimes as Brazilian, sometimes as Roma; sometimes, if I'm lucky, as a generic Arab.

15. When I tell Finns about myself, they've got a joke about me too: "Oh, you're a bit like Osama bin Laden".

16. One time I heard about a novel called *Salmon Fishing in the Yemen*. I made many attempts at reading it. I couldn't. I sold it at a yard sale. Then they made it into a film with Emily Blunt. Now and again I start watching it on my computer, but then I'm overcome by a sudden need to clean, or look at something else on another tab. Really, what was I thinking? That the film would be about me? Silly girl.

17. When—and it happens rarely, because Yemen is one of those places the world doesn't care about—Sanaa's dusty, restless, pink streets appear on tv, I try to spot as many people as possible because they look like me. They are the only people on Finnish TV who look just like me. Doing a search for "Yemeni Jews" on YouTube turns up well over twenty thousand videos.

I watch them regularly. Only four per cent of Israeli history textbooks contain anything at all on the Mizrahi Jews, even though about half of Jews are fully or partly Mizrahi. If I do an image search for “Jew”, most of the results are white Hassidic men or anti-Semitic memes from the second world war. This is what my representation looks like.

18. I know exactly who I am. I know that there’s more to me than first impressions, appearances or mental images. I know I have a political and banal family tree, my own personal history. Everyone does. Even brown people do. Even those with relatives in Israel. Even those who whitewash themselves to avoid being cast in the role of the brown invader. I know that there’s definitely a lot more I could know. I could become a scholar. Or ask my relatives about things. But it’s too hard. I have my life to live, Netflix to watch. It’s too hard, and not just because I don’t know if I want to hear what they’d tell me, whether I can face the bewilderingly contradictory lies again, but also because a question might just as easily be met with silence, with silencing. With refusal, denial. Silence is the most terrible thing I know. Silence doesn’t mean that something doesn’t exist or isn’t happening. And now that I’m an adult, isn’t it somehow too late to ask, to be innocent, naïve and curious? And what would I even ask? The best way to be from Yemen? How to carry out source criticism of my own existence? Is history this painful in all families? Do all brown nations allow others to define their memories and voice for them?

19. Once, a long time ago, me and aba solemnly agreed that he would drive from Kokkola to Helsinki and that I would record on tape everything he knew about us along the way. We spent four days together. We talked about absolutely everything: the photography of Robert Capa, sexual harassment in the army, the alcohol policy of Halpa-Halli supermarkets, the routes of the rubbish lorries in the countryside near Kokkola, Netanyahu’s wife’s possible alcohol issues and Thomas Blake Glover and Madame Butterfly. Then aba had to go back home and he said

“Eyn ma la’asot” which depending on the situation means either “no can do” or that nothing can be done. Because my family finds it too painful, I’ve had to try to find other routes to Yemen. I’ve spent horrendous amounts of time and money trying to get my hands on something, anything, from my home country. Something apart from websites. Something apart from Google Earth. Something apart from Instagram accounts with comments I can’t read and sticky CDs with cracked cases from the World Music section. Everything I’ve found so far would fit into one packing box.

20. I’ve been to the Institut du Monde Arabe in Paris and taken pictures of everything related to Yemen: statues from the tenth century, aerial photos of Sanaa. I did the same at the Helinä Rautavaara ethnographic museum here in Finland. But then I lost my phone before I got around to saving the pictures on my computer, so I no longer have any of them.

21. I’ve been to the Nahalat Binyamin district of Tel Aviv, which is one of the oldest Yemenite Jewish residential areas in the country—I would tell you the original Palestinian place name, but I don’t know it—where they have an art market on Tuesday afternoons. There I bought two silver necklaces, one of which my child pulled from my neck when she was a baby. Teeny weeny salmon pink pearls ricocheted around the living room, one per secret, one for each memory that no longer existed, one for every gap I’ve tried to fill with my imagination. I gathered them all up, put them in my Hermes scarf box and shouted “Goddammit damn you!” at the baby. Then I apologized a thousand times and promised to be a better mother, a perfect mother. I’ve only got one traditional item of jewelry from my own ethnic group and dozens of pseudo-similar trinkets from cheap clothing chains. Just one look at my jewelry box makes me feel like announcing to the world that *Chlamydotis mcqueenii* is already extinct.

22. With my second cousin's help I found a woman in Tel Aviv who makes Yemenite wedding dresses and organizes chinna hen nights. I went to visit her and got to try on outfits, take pictures, ask about stuff. Her one question to me was why I wasn't married; what was wrong with me.

23. I don't want to get married to anyone, not before I'm one hundred percent sure that I can get my gold coins and my outfit with red and white carnations to Finland. Not before I'm one hundred percent sure that my future husband won't laugh at this one wish of mine. You'd be surprised if you knew how many men have laughed at it.

24. I've been to Tel Aviv and gone to the Steimatzky bookstore, the Zomet Sfarim bookstore and countless second-hand bookstores. I've asked if they had anything apart from books about the Holocaust, anything apart from books about Israel's big war heroes. If they had any works in English about Yemenite Jews, because my Hebrew reading skills are at a child's level. No such books exist, they replied, laughing as if they were telling a joke. I bought a bell hooks book but I didn't read it because it wasn't the book I needed. A theory can be improved and people can load up with as much literature from within their own frame of reference as they can cope with. While that can help, console or explain away the worst, it's never the same thing as pure, fresh self-insight and identification in a world where you aren't really supposed to exist, but where you do exist, missing a country which you aren't really supposed to be missing or thinking of as your own home country anymore.

25. I finally found two other books in English about Yemen on the internet that I could afford. One of them was written by a white researcher, the other by a photographer in the 1980s. I couldn't read them either because I would really much rather talk to someone, someone who knows and understands. Each of the four most recent generations of my family has lived in a different country and spoken a different language. There are no

words, there are no reliable family trees, there aren't the right reading skills, there's not enough pride.

26. Once in passing I heard that Safta Chuli had taught my cousin's daughter how to make jachnun. Enthusiastically, I asked if she could teach me too. "And what use would that be to you in Finland? No one there would want to eat it" she retorted, sorrow in her voice that I live so far away. We haven't talked about it since.

27. There was one mealtime when my relatives were astonished that you couldn't find jachnun in the ready meal section in Finnish supermarkets. Did we really have to make it by hand ourselves? I laughed along with them, cos yeah who would be interested in that, and then quietly sneaked off to the bathroom to cry and throw up melawach and schlug.

28. I had to do something. I found a Hebrew-language cookbook on eBay and paid seventy fucking dollars for it to get that fucking recipe. I haven't made it even once, because I'm afraid I'll mess it up badly and that I'll accidently set the whole building on fire. I'm afraid that I'll be shown up as a total fake. That I just shouldn't exist.

29. My saba was buried in the same cemetery as Ofra Haza. Saba was the last one of us to have seen Yemen with her own eyes. Hopefully she won't be the last-ever one of us to see it.

30. That's all I know. I don't even know thirty things about Yemen.



Fricatives (une visite)
Gillian Sze

Traduction de
Luba Markovskaia et
de Daoud Najm

I am afraid to own a Body —
Emily Dickinson

Par le hublot, des nuages aux crêtes d'écume.
De l'intérieur, je traverse le ciel,
m'installe dans la solitude familière du vol.

Je lis les lettres d'Emily Dickinson pour passer le temps.
En mai 1848, pendant sa première année d'école, loin de chez
elle,
Em écrit qu'elle n'a pas été bien de l'hiver
et le cache à ses parents
de crainte qu'ils ne me ramènent à la maison.

Je me laisse porter vers les miens
et emporte Em avec moi.

*

L'aube s'étire au-devant.
Sous les draps familiers,
je dors aux sons de ses pieds feutrés,
du talon qui traîne sur le linoléum,
du tintement argenté, précis, de la théière.

Un froissement.
Les têtes séchées des chrysanthèmes
s'inclinent doucement.

Le jour, un décalque de l'autre.

Il met ses chaussures et elle dit : *Mets ce manteau.*
Jette un œil dehors.
Ou celui-ci, et le tire d'un cintre.

Mon père m'apprend que le légume le plus difficile à récolter
est la châtaigne d'eau.

Elle pousse dans les étangs et on la cueille à la main
en plein hiver.
Le froid lui prête son goût sucré.

Le printemps venu,
on peut planter ses cormes
et huit mois plus tard,
quand les chaumes jaunissent et meurent au premier gel,
c'est à nouveau le temps de la récolte.

*

Il est mort, dit ma mère, d'un ton détaché.
Dehors il neige et la ville, au dépourvu,
s'enlise sous la neige fondante.
Les roues s'emballent, les voitures figent aux tournants.

Assises à la table de cuisine,
on mange des arachides, on craque, dépose les écailles
sur de vieilles circulaires.

Le mois dernier, quelqu'un a appelé pour parler à mon père.
J'ai dit qu'il était pas là. On m'a dit de lui dire.
Tu l'as fait ?
Non.

Les écailles d'arachides s'empilent.

Quand le père de Em est mort, elle a écrit à ses cousins :
Père ne vit plus avec nous—il habite une nouvelle demeure.
Il n'a pas de jardin. Quand il est parti, on n'en faisait plus.

La neige, ici, entrave d'un coup l'année.
Rien ne germe, on ne travaille plus le bois.

Rien ne dégèle.

*Cela fait plusieurs nuits, poursuit Em,
mais mon esprit n'est jamais rentré.*

Un père aussi peut monter à bord d'un navire,
prendre le large et disparaître au loin.

Des pneus crissent, vexés. Des portières claquent.
Myosotis et forsythias.

*

Petite, mon père m'a révélé
le secret d'une longue vie :

*les jours d'hiver, mange du radis blanc.
En été, du gingembre.*

*

On se rend au coin de Fraser et de la 48^e,
où l'odeur de canard rôti imprègne les rues
et brouille les intersections.

Beaucoup plus jeune, je pleurnichais pour rentrer
et abandonner la recherche du poulet.
Tous les bouchers disaient qu'il n'en restait plus
et mon dieu, il fait froid, est-ce qu'on peut s'en aller, enfin ?

Mon père se tient sur le coin,
le vent mordant ébouriffe son capuchon,
et il me dit tranquillement, déterminé,
S'il te plaît, peux-tu me donner plus de minutes ?

Cette fois nous sommes près du but : il y a des files chez tous
les bouchers,
mais l'abondance d'oiseaux suspendus est prometteuse.

Je fixe leurs corps muets-plumés à travers la vitre
pendant qu'il demande à la femme aux doigts gras
la fraîcheur, le prix,
et oui, oui, ajoutez la tête.

Le couperet écartèle.
Quand je prends le sac,
je me souviens qu'un hiver, Em
a fait porter des poulets rôtis aux voisins d'à côté, la famille de
son frère,
avec cette note :
Frère, Sœur, Ned.
Veillez trouver ci-inclus les Oiseaux qui ne s'envolent pas vers le Sud.

*

Dîner du solstice.
Une fois la tête du poulet offerte aux ancêtres,
une fois que les hommes ont fini leur thé au salon,
une fois la farine de riz sucré pétrie et roulée en petites boules
entre les mains des femmes,
une fois les restants emballés
et que la cuisine, tout juste quittée, bourdonne encore,

j'étale de vieux journaux,
ouvre la boîte en étain (trop grande pour ce qu'elle contient :
une paire de ciseaux, un peigne en plastique, un tablier taché, plié)
et me prépare à couper les cheveux de ma mère.

Ma grand-mère évalue l'ampleur de la chute
et sort le balai.
Entre mes doigts, les cheveux de ma mère, si noirs,
anéantissent toute trace de gris.

Chacune son tour sur la chaise,
barrettes et pinces à cheveux
miroitent sous la lumière du four,

et si les heures du jour se dérobent à nous,
nous tranchons dans la nuit,
tournoyons les unes autour des autres, laissant tomber
les pointes, les balayant.

*

Mon mari me dit: *On n'en a qu'un.*

Quand il rêve à son père,
il s'accroche au sommeil, mais certains détails s'échappent
toujours
par la porte arrière des heures
et le matin a cette façon d'entrer
avant qu'il puisse l'attraper,
à cette façon de couper le souffle, de dire :
Désolé, pas le choix.

Pendant un temps, mon mari faisait toujours le même rêve
où son père, radieux,
lui disait que sa mort n'était qu'une ruse,
un autre tour qu'il jouait à sa mère.

En se réveillant,
il levait la tête, l'air confus mais amusé,
comme si quelqu'un avait fait une blague et qu'il était le seul
à ne pas la comprendre. Il me regardait, hébété, et demandait :
Est-ce que tu viens de rire ?

*

Un peu plus de sérieux, un peu moins de badinage,
a écrit Em dans une lettre à son frère.

Mon mari aime raconter une histoire sur ses parents.
Elle montre comment quelques mots dans une langue étrangère
peuvent masquer et ancrer le ton final d'une question :

Pendant un souper, alors qu'il lui faisait encore la cour,
mon beau-père a appris à sa future épouse
une phrase qu'elle pensait vouloir dire :

Regarde, c'est juste là.

En réalité, elle a dit à un invité :

Avez-vous les yeux ou les couilles d'une guêpe ?

La perfection et l'aisance, la probité dans l'erreur.

Je pense à mon père quand mon ordinateur
remplace *tu m'embrasses* par *tu me mens*.

Et malgré plus de soixante ans passés ici,
quand il commence une phrase par

Pour être honnête avec toi
ça sonne toujours comme
Pour être un être avec toi.

*

Mon père traversait des amours en ruines.

La dernière pomme de l'arbre de ma grand-mère
n'est pas complètement tombée.

Dans sa chute elle s'est logée
entre deux branches,
coincée là tout l'automne, un pied au-dessus du sol.

Chair rabougrie, peau mince,
elle recueille maintenant la neige, la porte comme un bonnet
de nuit
et dormira jusqu'à la nouvelle année.

Ma mère et moi soutenons ma grand-mère
et avançons vers la voiture.

Mon père traversait des amours en ruines.

Il est assis, immobile, et le moteur tourne.
Nos pas sont lents, mais la pomme dans sa chute
file vers sa fin subite.

L'unité de mesure de l'amour.
La durée de décembre.

*

Un nuage tombe à genoux
au bord de la route
et la neige fond.

Les vitres ruissellent
et les minutes ralentissent
dans la lumière fauve.

Dans le salon,
ma grand-mère, myope,
est assise trop près de la télé
qui murmure
un téléroman chinois.

Son émission terminée,
elle nous rejoint dans la cuisine pour un thé de narcisse,
insiste pour qu'on reste assis et lentement
fait son chemin vers le comptoir,
lève la main vers sa tasse.

Ma mère l'observe,
prête à s'élancer de sa chaise
comme un oiseau sur une corniche,

un souffle avant l'envol.
Mon père tourne la page,
puis presse et serre les mains.
Je sais que l'humidité le fait souffrir.

Il existe un mot chinois
à mi-chemin entre l'empathie
et la sympathie.

Xinteng, c'est une façon particulière
d'éprouver du chagrin et une douleur partagée,
mais seulement pour un être aimé.

Distendus, les symboles *xin* (n. cœur)
et *teng* (v. affectionner, adorer; n. douleur, ou mal)
se contractent et vous enlacent en une intime étreinte.

Une exception :
Em éprouvait-elle ce sentiment pour des inconnus,
en observant les cortèges funèbres passer sous sa fenêtre ?
Elle se souciait de plus en plus des processions qu'elle voyait,
s'exerçant à l'art des mots de condoléances.

La veille, ma mère m'a appris
que ma grand-mère n'avait plus rien.
Les bijoux et le jade, tout avait déjà été partagé, donné
à ses filles, sauf une alliance
et les épingles à cheveux en or, tordues, de sa belle-mère.

Elle a dit : *On pleure et on pleure*
et on s'endort
et on sent ses os
se ressouder
le matin venu,

et je me suis rappelé les années qui autrefois s'étaient
comme une vaste autoroute déferlante,

avec, au-devant, le mirage de l'eau
qui reculait et s'évaporait à notre approche.

Em a écrit :

*J'ai souvent pensé à toi depuis l'obscurité
– même si la nuit nous sépare.*

Mais c'est le soir.

Le soir.

L'aplanissement du jour,
un équilibre de fin d'après-midi.

*


Curieusement,
ils n'ont plus peur du froid.
La buée s'accumule sur les vitres,
des flaques sur les bords des fenêtres. On ne les essuie pas.

Mes parents laissent une fente ouverte
tout au long de l'année.

Un chandail duveté
jeté sur le dos d'une chaise
prend la forme du bois.

Quand ils me laissent aller,
un vent s'installe entre nous,
on dirait un corps, chaud et vivant ;
il dit qu'il reviendra,
qu'il vient du nord,
qu'il doit partir.

*




À sa mort,
on a placé Em dans un cercueil blanc,
des violettes à la gorge,
des héliotropes serrés entre les mains.


Elle avait demandé que les porteurs
la sortent par la porte arrière,
par le jardin et le pré,
puis l'emmènent directement au cimetière
pour éviter les regards étrangers.

Pour Em, les anges étaient terrestres,
le paradis se trouvait ici-bas.
Après ma visite, quelque part sur Terre,
un ange a découvert une planète sans étoiles.

Elle parcourt l'arrière-pays thalassique de l'espace,
en orbite autour du rien absolu,



et je suis soulagée



de savoir que quelque chose d'aussi grand
peut tout de même errer.



A Special Kind of Light
Maude Veilleux

Translated by
Simon Brown

there's something in the light
that a poem can never say
never translate

the next day
or some other day
or some other night
or whenever (we end up losing track)
it was you, my final friend, that had to cross the river
you wanted to talk about trying to become alive
but
but
but
we couldn't do it
we couldn't ever do anything

you're so many people all at once
just like me
a big blob
ping-pong desperation
a black cloud
in the morning you say good morning
at night you say good night
but it's not enough
nothing ever is

friday night dmt
glass bong
becoming clear that we're just
acetate projections
i'm exploding
because multiplication is too simple a formula
a fractal, a geometrical object whose fragmentary structure
repeats itself indefinitely
down the yellow hallway
everything escaping
language

a bite-mark
a needle
dizzying pain
it goes way back
i recognized her
my death
my problem ego
a random sign
force taking over meaning
i'm time-travelling
i'm back-and-forth
now, tomorrow, never, forever
pyschosis psychosis

i'm just trying to talk :
january wednesday vagina babysitter violence vv
friday wednesday sofa violence violence
vv
january wednesday vagina babysitter
violence sofa
ed nesda tter nce
agina ysitte an
uary in ne ce
ary
dnesdai
wednesday
nesda i
ysitter olence ofa
ina bysitter
o l e n c e
v
violence
violence
violence
violence
iolence
olence

l e n c e
e n c e
n c e
c e
e e
violence violence

sofa + violence + vagina =?
sofa + violence + vagina = sofa + violence + vagina

speech → violence
silence → violence
language = a punch in the face

WEDNESDAY

i scream wednesday
wednesday—friendship + question = what
equals ego
equals eggo
a tyvek prison
meat
being a poet
having faith
wanting wanting
ramen poverty
a bag
finger instrument
KD
m
m
m
the door
the yellow hallway
january wednesday vagina babysitter violence vv
friday wednesday sofa violence violence
vv
death keeps me close

she says:
girlfriend girlfriend
s
m
m
me
m
money means
mirror means

she says: c o m e b a c k
carry me beneath you
dmd
s
m
m
rjt
ijn dc
m
bb
help
help
bb
i'm looking for a word
bigger than its own meaning
a word that'll break through the layer between reality and reality ++
total reality
a word multiplied by my experience of it

dimethyltryptamine = $C_{12}H_{16}N_2$

does it hurt when i write violence
anybody
when i write fear
when i write crying
the word = the word
that's it

the word
the word
vv
violence
no
another word
violence wednesday
no
something else
the word that
the word that fits
help
help
bb vv
 she's taking it all away
S
girlfriend

I want to write house and for you to see three hundred houses,
houses, every possible and impossible house. A yurt, a log
cabin, a condo building, a victorian castle, a dirty base-
ment, a bungalow, a one-bedroom apartment, a tent. I want
you to spend at least two hours picturing them. Same thing
for mayonnaise. I want you to get your hands covered in it.
I want to see its emergence. So you can really understand
mayonnaise. Mayonnaise in my pockets

mayonnaise means melodrama
mayonnaise means marjo
mayonnaise means giving
mayonnaise means
mayonnaise means sadness
mayonnaise means revulsion
revulsion = owning
owning revulsion
ffs
i'm fighting
as easy as just wanting it

wanting vv
vv bb
with
a friend
wanting to fight
revenge vv
family vv
sleep vv
tomorrow
violence tomorrow

the word *word*
word = word
escaping insanity
escaping filth
escaping postures
escaping police
outrage language
fast knife danger
opening mouth
i can only find ten thousand eight hundred twenty-six words that
don't break anything
don't save anything
total failure
 $1 + 0 + 8 + 2 + 6 = 17$
 $1 + 7 = 8$
8 = spiral
total spiral
death's equation
an alarm clock
its digits
the dread of waking up again in yellow light
the special light
the buzzing
inggg
getting out of this hole, this forever trap
getting out = getting back

i belong to him/her/them
a plaything
m
her serpent face
a big S^s
the spiral
you do you
she takes me back
grows between my rotting teeth
my cuticles
my swallows
a trillion years in a single night
her hold on me
digging fingernail into palm
i can't feel anything at all
just the dizziness of needing to die

i always have to explain my experience of the world
i always have to explain everything
making the unspeakable visible
making it material
because if
i lose language
i lose my only shelter

Possédé

Alix Hawley

Traduction de
Sophie Giroux-Tremblay
et d'Alexis Legault

À son retour, il était différent, mais qui d'autre l'aurait deviné? Il avait la même démarche, la même peau. Le long visage, les cheveux noirs, la même expression un peu surprise. Il est sorti des profondeurs du tunnel des arrivées et s'est arrêté sous les néons de l'aéroport, tout sourire, et le sourire était à moi, pour moi. Il m'a embrassée, son odeur n'avait pas changé. J'ai attendu. J'ai attendu.

N'importe qui aurait changé. Lisez les histoires du Vietnam. De ces hommes qui sont revenus en morceaux, les jambes arrachées, des yeux en moins, muets. Et pas seulement ceux qui s'étaient fait éclater la mâchoire. Personne n'en parlait. Si on insistait, ils répondaient qu'il n'y avait rien à dire. Et si on insistait encore plus, ils disaient qu'il y avait beaucoup de boue.

C'est tout ce qu'on arrivait à tirer d'eux, la boue.

J'avais lu beaucoup de ces témoignages avant son retour. Je m'étais sentie comme une étudiante, la veille d'un examen.

Je ne peux pas tirer grand-chose de plus de Dylan. Sauf qu'il n'y avait pas de boue en Afghanistan. Du sable, ça oui. Du sable dans les yeux et dans la bouche et dans toutes les fissures de ton corps. C'est ce qu'il disait. Venant de lui, le mot *fissures* était déconcertant, étrangement tendre. Il y avait manifestement réfléchi.

Je pense souvent aux toutes premières chirurgies plastiques. Pas aux horreurs du début, les sphères de verre en guise d'implants mammaires et les oreilles de cadavres cousues sur des têtes bien vivantes qui n'en avaient plus. Celles-là, j'en ai aussi entendu parler. Je parle plutôt de celles qui ont suivi les atrocités de la Première Guerre mondiale. De l'homme sans visage, brûlé à vif. Les médecins ont coupé un grand lambeau de sa poitrine et l'ont planté sur son front, ses paupières et son nez afin de ressusciter son visage. Le lambeau est resté relié à son torse par de longs tentacules de chair jusqu'à ce que l'irrigation sanguine soit suffisante. On pouvait voir la frustration des médecins envers leur œuvre qui se gondolait, se débattait, ne tombait pas comme ils l'auraient voulu.

Physiquement, Dylan va bien. Il a une petite ampoule sur le talon qui refuse de guérir. Elle pleure comme un œil. Il me laisse mettre un pansement dessus pour lui. Il me laisse tout faire pour lui. Il va toujours courir, il mange toujours des sandwiches au thon, il plie toujours ses chemises de la même manière. Mais une partie de lui s'est... égarée. Je crois que c'est le bon mot. Je le regarde et je vois des genres de fils qui le retiennent, comme s'il était un ballon dans un défilé, et que le défilé était dans le désert, qu'il serpentait dans la lumière dorée et le sable. Sans jamais s'arrêter. Dylan ne sursaute pas ; il ne se morfond pas, le regard vide. Il va bien, parfaitement bien. Il ne fait qu'employer des mots étranges parfois, des mots un peu européens ou je ne

sais trop, des mots qui ne lui ressemblent pas. Fissures. Pull. Pote. Mon cœur mis à nu.

En regardant *L'Exorciste* on serait porté à croire qu'une tête peut réellement tourner sur elle-même, mais même l'Église affirme que ce n'est pas possible, être possédé, que c'est un genre de métaphore, d'une vie loin de Dieu, sans doute. Dylan n'est pas loin, il est ici dans son coton ouaté, ou plutôt son pull, avec son cœur mis à nu. Quand il me serre dans ses longs bras, je reconnais l'étreinte, les bras et les mains avec leurs poils noirs épars, les caresses et les je t'aime. Sa tête ne tourne pas sur elle-même, il est calme, il regarde le hockey les pieds sur le dossier du divan, comme il l'a toujours fait. Mais dans mon esprit, toujours cette image d'un nid de guêpes, d'une coquille grise parcheminée pleine d'insectes qui besognent et bourdonnent dans leur langue. Je n'ai aucune idée de ce que cela signifie.

Il ne bouge pas dans son sommeil. Il dit qu'il ne fait pas de cauchemars. Il ne fait pas de rêves du tout. Il respire de façon régulière pendant toute la nuit. Le matin, je lui demande s'il a bien dormi et il ne fait que sourire et s'étirer, lucide comme un enfant.

Tard hier soir, il était sur le divan devant son ordinateur, avec le chien. Quand je suis descendue, j'ai aperçu l'écran, les femmes nues qui se touchaient d'une main experte et efficace. Rien de trop bizarre. Je l'ai salué, il s'est retourné et m'a lancé le même sourire qu'avant, puis est revenu à son écran. Viens te coucher, je lui ai dit.

Regarde ça. De l'amour sans corps, il a répondu.

Des corps, j'en vois plein. Allez, il est tard.

Les femmes bougeaient lentement, comme si elles étaient prises dans du miel. Dylan a dit: Les corps n'ont pas d'importance. Les corps, ce n'est pas ça le but.

Le but de la porno? De quoi tu parles?

Je me suis assise sur le dossier du divan et je lui ai touché l'épaule. Dylan — as-tu vu des corps en Afghanistan?

Il s'est retourné et m'a regardée, son visage illuminé par la lumière bleue de l'ordinateur. Le corps n'a jamais d'importance. C'est seulement un véhicule pour les expériences.

J'ai senti une percée. Avant qu'il n'ait refermé la bouche, j'ai grimpé par-dessus le divan pour m'agenouiller à ses pieds. J'ai posé une main sur sa jambe et j'ai dit : Chéri, je suis là. Tu es chez toi, on peut en parler. Tu peux tout me dire.

Il souriait encore, mais d'un sourire confus, un peu condescendant. Il a répondu : Bien sûr, Melly. Je vais rester ici encore un peu, OK?

De l'amour sans corps. Oui, j'avais bien entendu. Je me suis assise sur le lit, seule. Il m'appelait Melly au début de notre relation, comme si j'étais une sainte tout droit sortie d'Autant en emporte le vent.

J'ai essayé de lire un gros roman. Je me suis rappelé l'obsession que j'avais, jeune, pour les Brontë ; davantage pour leur vie que pour leur œuvre. Jane Eyre et M. Rochester me laissaient de glace. Mais je pensais souvent à la mort de Charlotte Brontë, la dernière de ses jeunes frères et sœurs, incapable de croire à sa fin imminente, maintenant qu'elle était enfin heureuse, mariée et enceinte. Je m'étais mise à pleurer quand j'avais lu cela. Pourquoi donc?

Peut-être que c'est de cela que parlait Dylan. Une relation imaginaire avec quelqu'un de bien réel, mais inaccessible. Un peu comme regarder une femme nue sur un écran. Penser qu'on la comprend, mais comment le pourrait-on? Comment pouvais-je me mettre à la place d'une écrivaine ayant succombé à des nausées matinales dans un presbytère du Yorkshire dans les années 1850?

Charlotte Brontë était en colère, toutefois. Ça, je peux le comprendre. La vie ne lui réservait rien de plus : paf, la fin. Après sa mort, son père a découpé ses lettres et ses manuscrits pour les envoyer à des admirateurs désespérés qui voulaient un morceau de son écriture. Un mot, une note, n'importe quoi. J'aurais été en colère, moi aussi.

Dylan n'est jamais monté me rejoindre. Ce matin, il est sorti, peut-être pour se rendre à une rencontre de vétérans souffrant de stress post-traumatique, sauf qu'il ne souffre pas de stress post-traumatique. Il me dit qu'il y va seulement pour passer le temps et boire du café. C'est généralement ce qu'ils font là-bas, de toute façon.

Une colère monstrueuse éclate soudainement en moi ; je vais m'écrouler et mourir sur le plancher de la cuisine, les dents serrées. Je sens mon poulx cogner dans ma tête et dans mon cou. Je dois me pencher au-dessus de l'évier et faire couler de l'eau glacée sur mon crâne.

Ce que je veux c'est—c'est le ramener d'où il est parti, d'entre les morts, même s'il n'est pas mort. Je veux découper tous ses vêtements pour en faire des poupées vaudoues, le secouer, le plonger sous l'eau, le réassembler. Mais il n'est pas brisé non plus. Voilà le problème. Il m'a simplement embrassée, est monté dans la voiture et est parti à une vitesse raisonnable, comme une personne parfaitement normale.

Je sors me promener avec le chien. Dans le voisinage, des citrouilles sont posées sur les marches de quelques maisons. Au bout de la rue, deux fillettes qui portent des masques de sorcière identiques courent sur leur pelouse. L'une d'elles tient un balai Barbie en plastique rose au-dessus de sa tête et crie Aaaaaahhh.

Est-ce que Barbie fait son propre ménage ? Le chien jappe après la fillette, ou le balai. Il n'a pas jappé du tout quand Dylan est revenu, même si ça faisait plus d'un an qu'il était parti.

La plus petite des deux trébuche sur une chaise de jardin et pousse un vrai cri, mais n'enlève pas son masque. L'autre se penche et la regarde à travers les trous de son propre masque. Peut-être que Dylan a un nouveau visage. Peut-être que ce n'est pas Dylan. Peut-être qu'il est possédé. Est-ce qu'il y a des sorcières en Afghanistan ?

La petite fille continue à hurler. Je tousse. J'ai froid à la tête. L'odeur vaguement fumée de l'air envahit mes poumons. Je repense aux guêpes, qui travaillent en silence, sans s'arrêter, qui mâchent du bois pour en faire du papier, qui transforment les choses.

Le chien gémit. Nous nous remettons en marche. C'est alors que Dylan passe lentement à côté de nous en voiture, comme s'il cherchait quelque chose. Je sens son regard me traverser comme un rayon X. Je me sens disparaître. Une fille qui porte un béret vert marche devant et Dylan lui fait discrètement un salut de la main. La fille fait de même. Elle a l'air d'avoir seize ans. Peut-être quinze. Voire moins.

La voiture s'arrête presque complètement. Les roues grincent. Dylan est tourné vers la fenêtre et il semble articuler des mots. Mais quels mots? Amour? Quoi?

Un véhicule pour les expériences. Comme quoi? Comme ça? Je le vois maintenant: Dylan, il aime être transformé par la guerre et le sable dans ses fissures. Il est heureux et c'est un bonheur que je ne peux pas atteindre, que je ne peux pas comprendre.


La fumée d'une cheminée s'élève dans le ciel, et je pense à toutes ces personnes laissées derrière, qui prient pour leurs proches morts pendant la Première Guerre et qui tentent de les rejoindre lors de séances de spiritisme. As-tu quelque chose à me dire?

Je pense aussi au vieux père de Charlotte Brontë qui découpe tout ce qui lui reste d'elle et je comprends. Je comprends. Vraiment.

Liquid Memories
François Turcot

Translated by
Erín Moure

*Liquid memories, torrent of water—I plunge a
blade into it, slivers of light.*




Notebook of Provisions


Notebook of provisions without end—lone and
upended to infuse the scene, at the counter I
was rehearsing my thoughts as they shuttled—
oh let the images return.

*

A Sentence Just Starting



Through the mill pretty much these days drawn
out focussed on what was refusing to break—
irresolute like a sentence just starting, phrase
out to replant its trees.



*

Already a Lot

What I spew out here in the grip of all that isn't
me—already a lot—letting loose huge stuck
waters to speak history in droplets then, drained
away.

Creek Trickle

Undertow legs tensed, pierced for the
umpteenth time, I dreamed right there of a book
where a creek trickle would suddenly surge up
—deeply.

*

Fish Eye

Rocket cone and fish eye, at home the spats
stood out—leaving mortar to concoct plans for
a blow-out, metronome to empty my heart as if
quitting a room.

*

Among Others I Was Imagining



Among others I was imagining—cloud in my
palm wiped over my forehead—at work on
oblivion or travelling in a rush like additions—
on the balcony a plane absconded, severing all
idea I'd had of the sky.



Insulaires. Méditations en archipel

Adalber Salas Hernández

Traduction de
Sonya Malaborza




Avant tout, il y a l'étonnement. La surprise de découvrir une terre tout entourée d'eau, embrassée par les flots. Et brillant au-dessus, un soleil doux et brutal, un soleil intense, qui vous saisit par les épaules et vous immobilise comme un arbre à midi.

Voilà mon premier souvenir de l'île. Un souvenir incandescent, un émoi devant ces horizons tout faits de mer.

*

On m'a beaucoup parlé de ces îles. Je sais que mes grands-parents ont grandi sur l'une d'elles—une île petite, poreuse et tenace. Je sais qu'ils l'ont abandonnée parce qu'il était difficile d'y vivre.



Enfant, j'imaginai que leur île les avait expulsés. Qu'ils avaient été jetés de l'autre côté de l'Atlantique quand elle s'était secoué le dos pour se défaire d'eux.

*

L'île où sont nés beaucoup de mes aïeux, et l'archipel dont cette île fait partie, tout cela a acquis une texture mythique dans ma famille. Les histoires à ce sujet circulent de rivage en rivage comme seul peut le faire un bateau. Ce sont des lieux lointains, à la fois perdus et attendus. Je me souviens d'avoir été si confus à leur égard : je n'arrivais pas à comprendre si ces îles s'inscrivaient dans un passé lointain ou un futur imminent.

*

J'ai fini par comprendre que ces îles sont toujours sur le point d'arriver. Elles sont formées à la fois d'un passé fondateur et d'un avenir urgent. Horizontales, elles sont faites d'horizon.

Même aujourd'hui, je ne peux pas les expliquer autrement.

*

Mes grands-parents, leurs frères et sœurs, leurs époux et épouses, leurs cousins et leurs cousines sont arrivés sur des bateaux dont je n'ai pas pu découvrir le nom. Personne ne semble s'en souvenir. Personne n'a su me donner non plus les dates exactes, les itinéraires, les escales. Aucun document ne saurait me guider.

Je me surprends à rêver d'eux. Je les imagine naviguant de nuit, glissant sur les eaux sans le moindre bruit, comme s'ils étaient eux-mêmes des marchandises illicites passés en contrebande par les vagues.

*

Les bateaux ont traversé l'océan tels des somnambules,
funambules
sur une corde invisible.

*

Petit, je n'arrivais pas à me faire une idée de la géographie de ces îles. Parfois, elles semblaient minuscules, de petites mains de terre qui s'ouvraient en esquissant un geste, un salut. La mer était toujours là, semblait-il, à mes côtés; je n'avais qu'à étendre le bras pour la toucher.

Certaines histoires sur les îles les faisaient rétrécir dans mon esprit, comme si les mains qu'elles étaient se serraient impitoyablement.


À d'autres moments, ces mêmes îles semblaient vastes et se peuplaient de plaines et de forêts, de montagnes enneigées et de monts dans lesquels étaient creusées des grottes qui, à une autre époque, avaient servi de refuge à des dissidents politiques.

Je ne savais pas ce que voulait dire *dissident*, et encore moins *politique*. Mais j'avais compris qu'une grotte sur une île est l'endroit parfait pour garder un secret.

*

De-ci de-là, on m'avait laissé en héritage le souvenir des îles Canaries, ces brefs nœuds de sable et de roche qui ne flottaient dans aucune mer, sept points sur une carte que j'observais en m'y plongeant sans vraiment savoir la lire. Il en va ainsi de certains de nos souvenirs les plus importants: ils ne sont pas à nous, mais appartiennent d'abord à quelqu'un d'autre. Des scènes d'une vie qui deviendra ensuite la nôtre, mais peut-être jamais non plus.

*



On aurait dit qu'elles avaient flotté jusqu'à moi, comme ces îles que l'on croyait capables de se déplacer tantôt en dérivant, tantôt en ciblant un objectif précis. Des îles navigantes qui rendaient le voilier obsolète, qui conjuguèrent en elles-mêmes la migration et la permanence, le départ et le fait de rester. Des îles qui allaient avec nous comme nous allions avec elles.

Mais les îles Canaries n'avaient pas fixé leur regard sur l'Atlantique pour le traverser à la nage, et elles n'avaient pas non plus été poussées par le vent. Mes grands-parents, mes oncles et tantes me les ont léguées en contrebande, sans les déclarer à la douane vénézuélienne. Ils les ont déposées dans une mer intérieure, agitée, à tournoyer comme des planètes étroites.

January 2
The Glass Half Full of Ice
(Chapter 1 of *Encabanée*)
Gabrielle Filteau-Chiba

Translated by
Karen Isabel Ocaña

I slipped away. Saint-Bruno-de-Kamouraska, it's not exactly next door. But I'm done with the big city and its burnt-out automaton blues. Every kilometer I put between Montreal and me brings me one step closer in this pilgrimage to the only cathedral that inspires my faith, a deep forest to shelter all of my confessions. Spruce trees grow proud as pillars, lofty as mountain peaks. My cabin stands amid this temple of silence like a refuge, like the tree-branch teepee I dreamed in as a child.

Kamouraska. I fell under the spell of your ancestral name. It speaks of where the waters join the reeds, of where the salt-water gulf narrows to mingle with the sweet river water, of where belugas are born and migratory birds feed. A faint smell of swamp and salt permeates this place. At its core, Kamouraska holds the

French word “amour,” meaning love. I’ve loved this place since first I dipped my toes in it. The river and the cabin nestle in a still forest. For the price of an apartment in the city, I could possess an entire wood! All of this earth, this water, these trees and a secret hideaway for such a paltry sum ... and so, I leapt.

Here, in the depths of my solitude, at the end of a deserted country road, my life begins anew.

The car’s frozen rock solid. The cabin roof’s buried beneath layers of ice and snow that have silently entombed the solar panel. The marine batteries are as empty as my pockets. Forget about charging the cell phone, hearing a reassuring voice, getting friends to geo-locate me. I’m here to stay, munching seasoned rice next to the fire, heating the place as best I can, biding my time until next I brave the cold to fill up the wood box. It takes a whack of logs when your walls are flimsy as cardboard. A chorus of drips, dripping, filling the cracked teacups arranged the length of the windowsills, to overflowing. While it may look as if the hundreds of icicles hanging outside the windowpanes resemble the bars of a jail cell, I’ve chosen this return to the simplicity of bygone days. Or, maybe I’ve just signed up for months of misery, as my buddies in Montreal surmise.

I’m not the sole escapee under this roof. There’s a mouse with a cozy nest right next to the chimney, gnawing away at the beams. I hear her scrabble frantically night and day. Actually, we’re not that different, she and I, hermits keeping house and hearth in the deep forest, lonely females who’ve wrenched free. Like her, I might end up throwing in the towel. Like her, I’ve chosen isolation ... or should I say, solitude.

Look Mom, I’ve burned my brassieres and their stifling under-wires. Never have I felt so free. I know, I’m not where you were expecting your super well-travelled feminist undergraduate daughter to end up. But I will admit that in the dark night, as I slide across the sheet of ice left by my overturned glass, with the arctic breeze wheezing through the chinks, I swear into my scarf between clenched teeth. Fracking schist! Holy heap of bitumen! Up skunk’s creek without a paddle! Shiver me timbers! Suffering succotash!

Forget for a moment the manners of the well-bred daughter, the etiquette and rules of civility. Finished are the family dinners where hot topics are best avoided, where taboos singe the tongue, and self-censorship curls into a lump constricting your throat. Spit swallowed. Chakra blocked. Status quo upheld.

I ease into the ice age with Anne Hébert and Mary Jane, haunted by the cries of gannets, lapse into dreams where like those enormous sea birds I soar up very high and dive down steeply into the seaweedy sea. I smoke up the cabin, held hostage by winter or stranded at sea, no land in sight, portholes gone foggy, thoughts gone fuzzy. The tragic loveliness of the bare trees makes me reach for a pen, open my old nighthawk diary and sink back into the patterned duvets of my childhood, unshaven legs thrust under covers stubbly and soft as the skins of kiwi fruit. The scent of leaves decomposed beneath the snow wafts on the breeze. I pray for an early spring as one dreams of an independent Québec. Mellow times will come. The colour of the future may change too. I still believe it's true, even as our flags fly figuratively at half-mast. The aromatic scent of orange peels on the hearth permeates the room like the fragrance of cinnamon-laced mulled wine served on Christmas Eve, rousing memories from before the crossroads, when I turned away from all the old certainties to plunge down a path where more coyotes tread than false friends.

“Till your memory as you do the soil. Take a match to it now and again. Burn the brush down to the roots. Plant a garden of imaginary roses instead.”¹

The barn is filled with rusty old tools from which I select a hand-saw, a hand-drill and an axe—carpentry tools from the Apocalypse or utensils of last resort—fantastic arms for fashioning hedgerows wreathed in brambles to surround my mad heart, my battered body and my land, too beautiful (not) to be protected from human folly.

Settler women saunter alone in the crowd. Their gaze transcends space; their footsteps in the snow remain for a measure, a bar. How do you avoid exhaustion, cynicism and apathy when the people bow and kneel before authority, nodding like dream-catchers that no longer catch dreams?

At four p.m. sharp, I hear the strident whistle of a distant locomotive charging along the tracks. Carloads of bitumen dash at full speed from west to east. Far from civilization, the sooty locomotive of progress sullies my dreams, piercing my forest retreat with harsh sounds that assail my ears over and over. No matter how well I've succeeded in building a "temple of 100 names where only those who have exhausted every hope enter"², no matter how well I succeed in disappearing into the snow, fear nonetheless grabs me by the throat. This fear of contamination, of tadpoles floundering in oil slicks, of earth reeking of death. I try to hear in the wail of locomotives a plaintive charm reminiscent of a bygone era, as if I were back in the days of the Gold Rush, when train stations and their whistling behemoths guaranteed supplies and fresh blood.

Nothing doing. All the things that terrify me about the life I fled are contained in that metallic shriek: asphalt, manicured lawns with those tortured cedar hedges—you know the ones I mean, bottled water, advertisements on every screen, indifference to one's neighbours, our collective amnesia about our ancestry and our struggles, the enslavement to a credit-driven life and those couches into which we slump overcome by fatigue. The filthy city: all sharp right angles, a décor warmed by gaslight. In the meantime, the poison beats a path beneath our noses. Without a doubt, the blood from those Western sands will spill across our expropriated lands one day.

To each her inescapable alarm. I've lost track of time except for the shrill cries of the train, which like a school bell dictates when to work and when to play. Mornings, it boots me in the butt and forces me out of bed.

Lace up those mukluks. Light the almost extinguished wood-burning stove. Make coffee. Piss at the edge of the forest to keep black bears away. Shovel the walk between the front door and the woodpile. Cup of coffee. Fistful of trail mix. Stock up on wood, plenty more than actually needed in case the mercury plummets again. Hard to believe it could get colder but one can only hope for the best and prepare for the worst. Fill the buckets with river water. Place them next to the stove to prevent freezing. Shovel the path around the cabin to create an insulation bubble.

Second cup of coffee. Another handful of trail mix. Gulp of maple syrup. The train whistle blows in the distance signaling it's already after noon. Night will soon follow. Cram the stove with logs. Refill the oil lamp. Read, write and draw until my heavy eyelids close and night falls.

Darkness swallows the cabin, dense and opaque as a theatre curtain. It's forty below zero. The wind dances among the white spruce. In unison, they creak like the hinges of a door slowly opening onto the underworld or like the beams of a mine on the verge of collapse. Having given it all. Pillaged. Emptied. Exhausted.

On the stove top a pot of cardamom tea boils. I've scalded my tongue in efforts to absorb enough of this balm of the Indies to warm up and perchance persuade my bones to assume a less aggrieved posture.

The maple logs are lined up next to the stove at arm's reach where, come night, I may easily pry open the stove and feed the embers without leaving my woolen blankets. Every night I reconstruct, layer upon layer, my fire-side bed in the hopes that this time I've hit upon the right formula, and the slow fuel combustion lasts longest so that instead of being awoken by the cold, it'll be the song of titmice that greets me at daybreak. To keep this objective permanently in mind is a matter of mental health. Constantly seeking to improve and perfect the technique. Sometimes I wonder whether it mightn't be better to abandon the tumbledown cabin and build an igloo. But my quest for comfort is less tenacious than my fear of dying frozen in a den of ice.

I've learned the secrets of my materials through trial and error. Paper birch rouses the flames, spruce is best for kindling and maple produces longlasting bursts of warmth that bring me dreams of the Rocky Mountains and their thermal springs. Then I sleep like a dolphin, the hemispheres of my brain working independently, one eye closed, the other eye open, watching the flames snuff out. Once the tip of my nose is freezing, it's already too late, nothing left but volatile ashes, and I have to start the ritual over again—birch bark, spruce twigs and maple logs—with infinite patience, even in my half-sleep.

The pastel colours of dawn make time manifest. With not a soul to talk to, I write to an imaginary friend. Lack of sleep has me feeling almost insane at times, and yet the sun rises every morning on a scene more pristine than ever, snowflakes whirling like dervishes in a crystal ball. Despite the rigours of my life here, the glass of water on my table still looks half full ... even if it is half full of ice.



1 From Anne Hébert, *Kamouraska*.
Paris: Editions du Seuil, 1970, p.75.
Translated by Karen I. Ocana.

2 Jean Leloup, *Le dôme*.



La belle est venue Suzanne Kamata


Traduction de
Jean-Marcel Morlat



Toute la nuit, je regarde les avions s'écraser sur les tours jumelles. Et s'écraser de nouveau. Les boules de feu, les corps qui chutent, l'affaissement soudain des gratte-ciels. Toute la nuit, je regarde les retransmissions télévisées depuis l'Amérique et je pense à Néfertiti.

Voici ce que je sais de cette reine égyptienne : on dit que c'était une princesse venue d'une autre terre. C'était la femme d'Akhenaton, et la mère de six filles. Elle et son mari lancèrent une nouvelle religion. Mais par la suite, elle disparut soudainement de la vie publique.

Certains érudits croient qu'elle fut bannie, peut-être pour avoir défié Akhenaton sur des questions religieuses. Il se pourrait qu'elle ait trouvé la mort. Cependant, tous tombent d'accord



sur le fait qu'elle était belle. Les dessins et les statues en témoignent. Et puis il y a son nom. Néfertiti : « La belle est venue. »

Je sais toutes ces choses à cause de ma sœur, Reina. Celle-ci adorait parler de Néfertiti. On pourrait même dire qu'elle en était obsédée. Dans sa chambre, il y avait des piles de livres : *La reine soleil*, *Les monarques de l'Égypte ancienne*, *La grande femme royale*. Et ainsi de suite.

Une fois, pour une fête d'Halloween, elle a imité la coiffure caractéristique de Néfertiti et s'est fardé les yeux au khôl. Elle avait de grands yeux, de doubles paupières, contrairement aux miens, minuscules et étroits, et avec son bronzage de salon, je vous jure qu'elle aurait trouvé sa place sur une felouque voguant sur le Nil.

Elle aimait rappeler aux gens que « Reina » était proche du mot français « reine » ou indien « râni », mais cela n'était pas passé par la tête de mes parents lorsqu'ils lui avaient donné son nom. Mère était davantage préoccupée par les conseils de la diseuse de bonne aventure concernant le nombre de traits de chaque caractère chinois. On lui avait dit que Misaki, le prénom qu'elle avait choisi à l'origine, porterait malheur à sa fille encore à naître.

Mes parents ne comprenaient pas pourquoi Néfertiti la préoccupait. Ils éprouaient peu d'intérêt pour les étrangers et leurs pays

« Pourquoi est-ce que tu ne fais pas des recherches sur Jingû ? » demanda notre père, faisant allusion à l'ancienne impératrice du Japon.

Elle se moqua tout simplement de son provincialisme et envoya une demande à l'Université américaine du Caire.

Mes parents craignaient que ma sœur transfère sa passion pour Néfertiti sur un homme à la peau noire et qu'elle reste en Égypte pour toujours.

Quand sa lettre d'acceptation arriva, Reina convoqua une réunion de famille. Nous nous rassemblâmes dans la pièce adjacente au vestibule, celle avec des sofas où nous recevions les invités. Reina s'assit en face de nos parents, les genoux serrés l'un contre l'autre, le dos droit. Je m'avachis près d'elle.

«Je me suis décidée, annonça-t-elle. J'ai l'intention d'aller en Égypte.

— Pourquoi ne fais-tu pas une demande plus près de la maison? » implora père. Derrière ses lunettes, ses yeux brillaient de larmes. «Tu pourrais probablement rentrer à Keiô ou Waseda avec tes résultats aux tests. Il se pourrait même que tu sois acceptée à l'Université de Tôkyô.»

L'Université de Tôkyô — plus connue sous le nom de Tôdai — était l'établissement universitaire le plus prestigieux du Japon.

Mère, les doigts entrelacés, acquiesça de la tête.

Je ne bougeai pas. Ma langue était paralysée. Je fixai le mur opposé où pendait un calendrier sur lequel figuraient l'Empereur et sa famille.

«Les diplômés de Tôdai sont des raseurs», dit Reina, rejetant ses cheveux en arrière. «Regardez tous ces vieux croûtons qui dirigent le pays. Et les plus jeunes pensent comme de vieux schnocks.

— Eh bien, tu n'as pas besoin d'aller jusqu'au Moyen-Orient, insista père. Le Japon est plus sûr — le pays le plus sûr au monde, je veux bien parier là-dessus.»

Ce soir-là, dans l'obscurité, tandis que nous étions étendues sur nos futons, côte à côte, loin de nos parents, Reina me dit : «Ce pays est étouffant. J'ai besoin d'aventure.»

Finalement, nos parents cédèrent.

Pour montrer sa gratitude, Reina passa la majorité de son temps à traîner à la maison durant le printemps et l'été, aidant mère avec le ménage et la cuisine et charmant père avec ses histoires.

Deux nuits avant de partir, elle organisa une grosse fête avec ses amis, et le lendemain nous sortîmes pour dîner en famille.

Nous allâmes à un restaurant de fruits de mer donnant sur le fleuve Yoshino parce que Reina adorait les sushis de thon rouge et qu'elle ne pensait pas avoir l'occasion d'en manger au Caire. Nous prîmes place sur des coussins autour d'une longue

table basse couverte de plats préparés avec un grand raffinement — des plateaux de poisson cru ornés de petites fleurs, de la crème renversée aux pignons, de la salade d'algues arrosée de vinaigrette.

Reina, resplendissante dans sa robe de soie rouge, fit le tour de la table et dit : « J'espère au moins qu'ils ont du riz là-bas. »

Telles sont les fadaises dont nous parlions tout en étant absorbés dans nos pensées intimes. Mes parents se demandaient probablement s'ils reverraient Reina. J'essayais juste d'emmagasiner quelques souvenirs supplémentaires de ma sœur aînée adorée. À son retour, elle serait différente ; ça, j'en étais sûre et certaine. Peut-être même bien que je ne l'aimerais plus.

Au moment où son avion décollait, j'essayai de la suivre dans mon imagination. Je tentai de me représenter l'intérieur de l'avion (des sièges bleus?), les visages des agents de bord (pas trop difficile, étant donné qu'elle voyageait avec une compagnie aérienne japonaise), la nourriture servie à chaque repas (quelque peu perplexe, seuls le poisson et le riz me vinrent à l'idée).

Durant le jour de son départ dans son intégralité, ainsi que le lendemain, j'essayai d'imaginer son état d'esprit (effrayée, mais excitée) et les nouvelles curiosités. Elle verrait des chameaux, supposais-je. Des pyramides. Un océan de sable.

Une semaine plus tard, Reina nous envoya une lettre détaillée : « Chers Maman, Papa et Mika, me voici enfin sur la terre des pharaons, des momies et de Néfertiti ! »

Père lut ses lettres à haute voix après le dîner lorsque nous étions assis à table à boire du thé vert. Ses mots étaient meilleurs que du dessert, et je les savourai des jours durant.

Les lettres étaient généralement adressées à nous tous, bien que mes parents et moi répondîmes séparément. Finalement, six mois après qu'elle fut partie, une fine enveloppe bleue arriva, destinée uniquement à moi.

Mère me la remit avec un regard avide, mais je l'ignorai et emportai la lettre dans ma chambre — celle que j'avais autrefois partagée avec Reina. Je la tournai dans les mains plusieurs fois, laissant croître mon excitation. Le timbre représentait un

homme à l'air distingué coiffé d'un tarbouche. Le cachet de la poste indiquait Le Caire, une semaine auparavant.

Je portai l'enveloppe à mon nez et l'inhalai profondément, essayant de détecter une nuance égyptienne — quelque senteur exotique telle que le crottin de chameau ou l'attar, mais tout que ce je pus sentir fut de l'encre.

Enfin, j'ouvris l'enveloppe et en tirai la lettre de Reina.

«Très chère Mika.

Je suis amoureuse!

Promets-moi de ne pas en souffler mot à papa et maman, mais je vais tout te raconter. Il s'appelle Hassan et il est étudiant comme moi. Superbe, tel un prince du désert, gentleman et poète!»

Une partie de moi se sentit privilégiée d'avoir gagné sa confiance, de se voir confier les secrets de son cœur. Mais une autre partie fut remplie d'effroi. C'était tout à fait ce que nos parents avaient craint. Reina épouserait cet homme et resterait en Égypte et jamais nous ne la reverrions.

Je me dis que je devais en parler à mes parents immédiatement. Peut-être la forceraient-ils à rentrer au pays avant qu'un mariage ne puisse survenir. Ce serait pour son propre bien, pensai-je. L'amour la rendait folle. Elle avait perdu la raison. Après tout, n'avait-elle pas elle-même écrit que les femmes demeuraient derrière des voiles et des murs, qu'on ne leur accordait pas la même liberté que les hommes? C'était pire que le Japon.

Mais à vrai dire, quelques mois plus tard, elle cessa d'écrire au sujet d'Hassan. Elle n'expliqua pas ce qui s'était produit.

Lorsque Reina rentra pour de bon au bout de quatre ans, elle devint enseignante d'anglais. Que pouvait-elle faire d'autre avec un diplôme en histoire égyptienne dans une préfecture aussi reculée que la nôtre?

Toute la journée, elle expliquait le gérondif et l'infinitif à des lycéens turbulents. Nous espérions qu'elle se fondrait dans cette nouvelle vie, mais je crois que son âme virevoltait au-delà des massifs d'hortensias devant notre salle de classe, de

l'autre côté des océans et des continents. Elle nous disait qu'elle était heureuse.

Elle découvrit la société internationale, une organisation locale qui montait des soirées culinaires mensuelles. Une fois, ils préparèrent des mets indiens. La fois suivante, le thème fut le Moyen-Orient. Reina participa à cet événement et se lia amitié avec des Égyptiens.

Ahmed était étudiant à l'université locale et sa jeune femme, Nabib, faisait partie de l'aventure. Reina se mit à passer tout son temps libre avec eux. Un autre jour, elle les invita même chez nous à dîner. Reina fit la cuisine.

Père et mère les accueillirent à la porte. Je me tenais debout derrière eux.

Ahmed avait la peau couleur caramel et les cheveux noirs et bouclés. Sa femme portait un foulard bleu et lâche au-dessus de sa tête.

Père essaya de serrer la main d'Ahmed, mais celui-ci préféra s'incliner, tel un visiteur japonais.

Lorsque mère proposa de prendre le foulard de Nabib, cette dernière secoua la tête et le resserra d'un coup sec, comme s'il allait s'envoler. Elle le porta même à table durant le dîner.

«Qu'est-ce que tu as dit que c'était? demanda père, picorant une croquette de haricots à l'aide de ses baguettes.

— Des ta'amiyya, répondit Reina, fourrant une fourchette dans sa bouche. J'adorais ça quand j'étais au Caire.»

Nabib fit oui de la tête. «Ils sont exactement comme ceux que ma grand-mère confectionnait.»

Mère traversa le repas courageusement, grignotant des pruneaux farcis aux noix et des böreks au fromage, mais père capitula lorsque le thé à la menthe arriva.

«C'est trop sucré, commenta-t-il. Donne-moi du thé vert.»

Reina ne sembla pas offensée. Elle lui fit juste de gros yeux. Lorsque Nabib et Ahmed dirent que c'était le meilleur repas qu'ils eussent jamais fait, ma sœur rayonna comme mille soleils.

Au début de janvier, Reina annonça qu'il lui fallait un poulet vivant. « Mes amis en ont besoin pour le Ramadan, expliqua-t-elle. Crois-tu que tonton pourrait nous réserver une de ses poules? »

Le frère de père résidait dans les montagnes de Tokushima. Il cultivait des mandarines et avait une couvée de poulettes. Nous ne lui avions pas rendu visite depuis plusieurs mois, mais père accepta de lui donner un coup de fil.

Le week-end suivant, nous nous entassâmes tous dans la voiture—Reina, les deux Égyptiens, mère, père et moi. J'essayai de ne pas haleter tandis que nous longions les étroites et sinueuses routes de montagne en faisant des embardées. Il n'y avait pas de barrières de sécurité, et les broussailles denses au bord de la montagne semblaient ne pas vouloir s'arrêter. Si nous avions quitté la route, nous aurions été perdus dans les ronces et personne ne nous aurait jamais retrouvés.

Soudainement, un camion apparut à toute vitesse, émergeant du virage comme si ses freins avaient lâché. Père tourna violemment le volant, nous dégageant de la chaussée pendant un instant, écrasant des branches sous les pneus. Lorsque le camion passa devant nous, la voiture tangua. Puis tout ne fut plus qu'un nuage de poussière derrière nous et j'entendis un chœur de soupirs.

Seul Ahmed semblait imperturbable. « Allah nous protège. » Sa voix était assurée et calme.

Reina émit un murmure d'approbation.

Alors que mon cœur cognait toujours contre mes côtes, je fus saisie par une pensée qui fut presque plus dérangeante que la mort que nous venions de frôler. Et si ma sœur changeait de religion? Si elle se convertissait à l'islam, serait-elle capable de participer à nos rituels de famille pour la Fête des morts et le Nouvel An? Ou bien ses nouvelles croyances feraient-elles d'elle une étrangère?

Je pensais qu'il serait difficile, au mieux, de devoir toujours traverser les montagnes en voiture pour se procurer des poulets vivants, d'avoir à s'agenouiller pour prier lorsque l'appel du muezzin retentirait dans sa tête, même si on se trouvait au beau milieu du grand magasin Sogo.

Je me fis du souci à ce sujet durant le reste du voyage, jusqu'à ce que nous trouvâmes dans le jardin de tonton et que nous regardâmes Ahmed tordre le cou de la poule à mains nues.

Je n'aurais pas dû m'inquiéter. Quelques mois plus tard, Reina amena un homme à la maison qui n'avait rien à voir avec Ahmed. Il était japonais. Il portait un costume en laine bleu marine et une cravate. Il était issu d'une famille qui traitait les feuilles d'indigo pour les teinturiers — un clan pétri de tradition —, bien qu'il travaillât lui-même dans une compagnie de logiciels.

Ils s'étaient rencontrés grâce à des amis, expliqua Reina. Ils avaient l'intention de se marier.

Lorsqu'ils se regardaient, leurs paupières tombaient, emplies de désir. Je reconnus ce regard que j'avais remarqué dans les productions hollywoodiennes, mais jusqu'alors je ne l'avais vu nulle part ailleurs. Et même lorsqu'ils étaient séparés par la longueur d'une pièce, ils semblaient danser ensemble. C'est donc ça l'amour, pensai-je.

Je n'étais pas sûre de ce qui les attirait l'un vers l'autre. Peut-être quelque appel animal, ou quelque chose qui dépassait la science. De toute façon, ils ne semblaient pas avoir grand-chose en commun. Il n'était pas particulièrement intéressé par Néfertiti, ou par quoi que ce soit d'étranger, d'ailleurs. Son seul voyage à l'étranger avait été un voyage organisé à Guam une année auparavant. Malgré cela, il promit à Reina une lune de miel en Égypte.

Le mariage fut quelque chose. Ma sœur en kimono de soie, avec pour commencer le blanc avec la capuche pour cacher les cornes de la jalousie (bien que je doutasse que le jeune marié, qui semblait, de toute évidence, épris de sa nouvelle femme, fasse quoi que ce soit pour faire pousser ces cornes), puis le rouge, éclatant, brodé d'une grue argentée. Nous bûmes et mangeâmes tous à mille ans de bonheur pour les jeunes mariés. Dans des discours, amis et mentors firent des souhaits pour leurs enfants, leur brillant futur ensemble.

Reina était assise à une longue table recouverte d'une nappe, à l'avant de la pièce. Un paravent doré faisait ressortir ses longs cheveux noirs, entassés au-dessus de sa tête. Elle n'avait jamais eu autant d'éclat que ce jour-là.

Après le kimono, elle revêtit une simple robe de velours noir et un diadème. Quant à moi, m'étant jointe à quelques toasts, je me tournai vers l'amie de la famille, assise à ma gauche, et lui dis : « Tu sais, Reina veut dire "reine" en français. »

C'est le petit matin et maintenant, tout n'est que fumée, décombres et larmes sur l'écran de télé. J'entends une porte coulisser et mère qui pénètre dans la pièce en traînant les pieds.

« Éteins ça, ordonne-t-elle. Va dormir. » Elle passe sa main dans mes cheveux.

Mais au moment de me glisser lentement à l'intérieur de mon futon, impossible de me débarrasser de ces images. Les avions. Les grands buildings. La poussière et la peur.

Le ciel bleu.


Tout commence à se mêler avec les scènes du temple de Louxor. Le car de tourisme. Les couples en lune de miel. Les hommes avec des mitraillettes qui sont sortis des pierres anciennes en bondissant.

Puis il y a eu la carte postale qui est arrivée une semaine après : « Je n'ai jamais été aussi heureuse de toute ma vie. »

La carte, avec sa vue de barques sur le Nil, est toujours calée contre le sanctuaire familial miniature. Un portrait en noir et blanc de Reina nous contemple depuis le mur au-dessus.

Au moment où je me réveille le lendemain matin, mère a déjà disposé un bol de riz et une coupe de thé vert près de la carte postale. Je vais dans la cuisine et prépare quelques croquettes aux haricots, puis j'y dispose aussi une assiette.





Six Poems Tasos Leivaditis

Translated by
N. N. Trakakis

from Night Visitor (1972)

Return

Deep down, however, I knew that everything would suddenly be thwarted by something unforeseen (I had to protect it, and there was no safe place), and such was their indifference that when I heard them talking I felt as though I had never grown up, and as I was walking along the street, forlorn, I stretched out my arm even though no one was there, for who says there's no one there waiting? then there was a knock at the door, "how did you get here?" I asked, he was an old childhood friend, "I still have

something to finish,” he said, and all night I heard him sobbing in the next room, for he had died very young and came back to weep, so that his mission on earth might be fulfilled.

Industrious

Deep down I knew that one day I would betray myself, I always made sure therefore to stand in the shadows, in this way I gradually became imperceptible, until the divine obscurity which makes outcasts have no need of coat or hat arrived, and when we buried her, well endowed as she was from her last days, she would often come back even though they didn't notice her, because it is only the humble, in virtue of their gift of ignoring futility, who encounter the dead on the street, and when I was changing her bedcovers one night I found the rose, outside of the world, “don't cry, I'm myself now,” she said to me with that deceptive silence of the dead, until the days and nights weren't enough and I had to put the house at peace with the nonexistent, and industrious as I am, if I had nothing to do I followed the garden hedge which disappeared into the distance, like the stories we never lived out and which return intact to God.

from Autumn Manuscripts (1990)

Journeys

Many wonder how I lived—they don't realize that I was always
away,
journeys to the unbelievable when we were children, journeys to
the infinite when we were in love
journeys from one room to the other, from one star to the other,
oh, journey to the unrealizable!
and Martha in old age continued her embroidery for years

she had journeyed far into nothingness and had come back
unblemished and unhappy—
my poor ones, as the twilight sprinkles the world with gold,
journeys are made to deserted wharves, to broken mirrors,
to years that have disappeared
because I, you scoundrels, didn't come here to play
but to suffer and to lose myself—
a downpour of old wings for nothing other than the mystery
of it all.
And only poetry is not the journey
but the bitter return.

Afternoon commentary

Night was falling and the passersby looked like ghosts on the
windows
a child hid behind the couch, their silence is already an abyss,
their solitary sensuality the most perfect form of eros,
two former lovers meet on the stairs, what do they have to say?
brief explanations that deepen the inexplicable,
the time when you knock on a door just to hear a voice—nobody,
they must have moved, everyone is moving house, what
are they trying to escape from?
you meet someone and ask for an address, but they don't
understand you, for some time now you have been
speaking a language unknown to others,
keys you threw down the drain, one night you discover them on
the table
mirrors in which we saw youth departing.

And then from the depths the sound of the station clock tolling
eight times
that hour that will never return.

Return

One evening as the wind blew through the open window the curtain flapped a little and then rested on the edge of the chair like a friend coming back from the place of no return. To be sure he will not stay long. It's just that I am worried. Over the last years the layout of the city has been quickly changing and soon how will our dead friends be able to find us? That's why at every street corner we must place some sign: a group of children singing, a coffee-house with lowered lights, or a watch buried in the garden. Even though they now know the time. Quiet!

Adolescence

There are some nights when only a single sigh separates us from
Paradise
and other times the moon rises above the hill like a great joy
wanderings at night and the louvres through which we dimly
saw a woman in her underwear as she was sleeping
and suddenly at the turn of the road the sadness of a lamppost
inundated us with tears.

No one was waiting for us when we returned.

Coupe-feu
Rachael Boast

Traduction de
Myriam Legault-Beauregard

*Mais une chanson, ou un poème [...], n'est-ce pas un jeu
auquel s'adonne le langage pour restructurer le temps?*
—Brodsky

Au bout du compte, le jour d'après
la nuit d'avant, je me surpris à regarder
les petits feux brûlant derrière moi
à la lisière des labours, ce *nack bar*
à l'abandon dans un champ

après Ladybank, où le soleil
pesait sur le paysage,
les collines de Lomond telle une femme
étendue par-delà la frontière
embrassant la portée du vaste ciel ;

passé Markinch et un village nommé Star,
passé Burntisland le long de la mer éclatante,
et puis à Haymarket où il faut transférer
encore et encore, je me demandais
si tu avais fait le même lien que moi :

comme nous étions au bon endroit
au bon moment — toi qui frappais du poing
la porte coupe-feu pour que je t'ouvre
et moi qui m'étais brûlée sur le métal
que j'avais dû pousser pour te laisser entrer

en disant *on est déjà passés par là* —
à tel point que ces wagons qui franchissent
les fleuves des autres vies mènent
encore au couchant qui embrase le contour
des nuages, et me voilà de retour

à mon point de départ, à cet endroit capable
de me faire croire que le temps s'était arrêté,
si ce n'était de ta remarque soudaine,
gravée dans ma mémoire : *ça ira, c'est la porte
qui est en feu, pas ce qu'il y a de part et d'autre.*

Voix Ana Gjika

Traduction de
Myriam Legault-Beauregard

i.

Dans le salon du trois et demi dormaient trois
personnes, et mes parents avaient la chambre.
Sur les murs de celle-ci, ils me laissaient coller des affiches
de mon fantasme du moment : Axl Rose, James Dean,
Johnny Depp, Cindy Crawford.

Je m'endormais souvent dans leur lit en fixant les longs visages
que j'imaginai dans le bois de chêne de la vieille armoire.
Longues têtes de chevaux, longues têtes de vaches. Un homme
en haut-de-forme
lorsqu'un rayon de soleil passait sur la vache.

À l'époque où mon frère et moi partagions le salon,
ma grand-mère nous faisait sursauter dans le noir
quand elle se levait pour réciter ses prières, encore et encore.

Elle vivait aussi dans le salon, du côté de la cuisine,
et gardait sous son lit, dans une petite valise en bois,
les cathéters inutilisés de sa fille décédée.

Ma grand-mère et sa Bible. Et sa peinture de Jésus.
Ses bas de nylon noirs. Ses tabliers colorés. Et ses gants de noces
en dentelle rangés entre les draps dans un vieux placard.

Mes parents avaient construit une cuisine sur le balcon.
Et dans la salle de bain, ma mère faisait bouillir nos vêtements
sur un petit poêle au kérosène.

Je me souviens, enfant, d'avoir rêvé une nuit,
ma famille entière sur un voilier noir au milieu
du salon, chacun se cramponnant de son mieux, tentant
d'éviter de penser à sombrer dans la houle noire de l'océan.

ii.

Pourquoi je reviens ici? Cette maison n'est plus la mienne.
Mes aïeux sont partis depuis longtemps. Je ne reconnais pas
les voisins. Apparemment, j'ai un accent ici. Ici aussi.

Le visage de la ville a changé. J'ignore quand cela a commencé.
Immeubles et voitures éparpillés comme si un enfant turbulent
avait pris tous ses jouets et les avait jetés par terre.

iii.

Dans les sillons d'une souche, on discerne
sa première année de croissance.

Si l'espace entre les anneaux est large,
c'est que la saison a été pluvieuse.
S'il est étroit, c'est qu'elle a été sèche.

On peut même voir quand elle a été marquée
par un feu de forêt, voir qu'elle a continué de croître.
Et il y a une vieille blessure
qui a commencé à transformer son visage.

iv.

Un jour, une jeune femme courut vers l'océan pour le maudire.
Elle était consciente de son propre poids
sur le sable et de ses poings qui fendaient l'air.
Elle sanglotait : maudits soit l'océan et ses vagues
qui ont toujours quelque chose à dire.
Mais l'eau lui mit sa main sur la bouche
et les vagues lui dirent :

Il viendra un moment où toi aussi tu parleras
sans contraintes comme un clocher d'église.

Tu diras tout ce que tu voudras.
Et tes mots traduiront exactement ta pensée.
Et tout le monde écoutera. Tout le monde sait
que tu es ici.

Et quand viendra le moment de te taire à nouveau,
tu te tairas comme un jardin de jasmin
au crépuscule. Et ce sera bien comme ça.

Tu as une bouche.



Trois poèmes
Jessica Moore

Traduction de
Myriam Legault-Beauregard

De curieuses formes dans les champs agricoles

J'y reviens sans cesse, aux melons
peau crevassée et vignes piquantes.

Le soir s'installe, violet et gris.
Je marche entre les rangs, soulève le fruit,
le fais tourner pour voir s'il se laisse cueillir —

près de la grosse caisse de bois
tu te tiens prête à attraper ceux qu'on te lance

ronds et durs et délicats
lourds comme quelque chose qu'on tire
du fond du lac

(algues qui s'entortillent
longs membres de filles).

Quand tu tires

le couteau de sous le siège du tracteur et tranches
un petit melon avec cette grande lame, quand nous goûtons

le musc du soleil, de la terre et de l'eau,
éléments qui créent ces curiosités — qui nous créent,
nous —

le jus

te coule le long des bras jusqu'aux coudes
et je me souviens de l'île où nous avons accosté jadis —
le lac d'un bleu foncé lumineux derrière nous —

l'ascension au-delà des violettes jaunes, de la vesce mauve,
jusqu'à un endroit connu de nous seules.

Allongées au creux des herbes. Moindres,
nous sommes amoindries
par ce qui n'a pas été choisi.

Les matins bleus près de Millgrove

J'y reviens sans cesse, aux carottes
leurs échine sous-terraines et secrètes

ton dos penché, la matinée sur nous, basse et bleue

Nos doigts dans la verdure, de plus en plus adroits
le bruit en surface de chaque racine qui se libère

Voix d'oiseaux

Je chante deux notes et tu reconnais la chanson

La terre sous mes genoux
une évidence, après l'attente

Les boisseaux s'emplissent, de minces formes orangées
s'y glissent, parfois la proximité
les a fait se recourber

des corps assoupis sur le côté

Les tomates, vers midi

J'y reviens sans cesse, aux tomates
leur lourdeur gorgée de soleil

Brandywine, Black Crimson.

Aucune hésitation

dans ces noms, elles pèsent lourd
sur nos épaules dans des paniers de vingt livres,
aucune cachette
pour les tomates braves. Mes doigts
virent au vert, puis au noir,
mes genoux raides comme un vieil accordéon. Tu es là, devant —

et en regardant tes épaules rosées,
je voudrais juste dire *Je suis amoureuse de toi*
et en finir

mais si je le disais
il se pourrait que les tomates noircissent,
flétrissent et se ratatinent d'un seul coup.

Quand les paniers seront pleins,
nous les traînerons jusqu'au bord du champ,
le tracteur brimbalant les ramassera

et nous passerons à l'innocence orangée
des tomates cerises (*Sun-Boys*);



la terre entre les rangs,
par les fruits ensanglantée.



Homecoming

Alfred de Musset


Translated by
Alice Pagano



Blessed be the traveller, of whom his beloved town
Beholds the return in the port, at the first red streak of dawn!
He who now greets the sky, the homeland,
Life, happiness, sunlight and love all at once!

—Look, companions, a ship is sailing towards us.
The sea, that took it away, now brings it back in a cadence,
Skimming under it like the bold steed that,
Feeling its old rider, rears below him.

We salute you! whoever you may be, you with the white veil
That flies from the horizon, palpitating!
Blessed are you, at your return, if your wandering fortune



Made you embrace the shores! Blessed are you if you are expected!

Where do you come from, beautiful ship? At which distant coast, Superb Leviathan, did you wash your sides?

Are you wounded, warrior? How long was your journey?

Such an incredible sight it is when a whole crew,
Who took the sea as young men, come back with
their hair all white.

Are you rich? Are you coming from India, or Mexico?

Is your keel heavy, or did the northern winds

Lighten the weight of your treasures, as a ransom?

Did you defy the lightening and cross the Tropic?

Have you, for two years, walked alongside death,

Your haggard eyes fixed on the trembling compass,

So that a European woman, pale and languid,

Can bathe in the incenses of a seraglio

And wrinkle, in a waltz, a coral necklace?

How the heart leaps when the native land,

Upon returning home, starts to approach,

Its spire emerging from the vast Ocean!

And what a divine torment is this brief interval,

When one can feel it coming closer, almost touching it!

O fatherland! O fatherland! Sacred mystery!

Sublime and terrible word! Unconceivable love!

Is man then destined to only one patch of land

To build his nest and live one day?

Retour (tiré de *Diario clandestino 1943-1945*)
Giovannino Guareschi

Traduction de
Jeanne Mathieu-Lessard

15 mars

Une main s'est agrippée au sac de mon estomac et tente de le déchirer. Elle relâche son étreinte un moment, mais la renouvelle aussitôt, plus ferme encore.

Je connais cette main qui me faisait déjà tant souffrir il y a douze mois. Je me sens à nouveau la bouche pâteuse de la solution de baryum laiteuse ; je revois sur de mystérieux négatifs la petite tache, entourée d'un cercle.

Je revois sur ma table de chevet les boîtes et les tasses, les flacons et les verres. Même la nourriture est parfois un remède, et il faut alors choisir avec soin, doser, peser.

Ici deux soldats arrivent à midi avec un seau plein d'un truc fumant, le déposent sur le plancher poussiéreux, retirent le pieu qui tient le seau et s'en vont.

La lavasse épaisse fait hurler de joie ceux qui surveillent, attentifs, le remplissage des gamelles d'aluminium alignées sur la table. Mais ce serait pour moi comme engloûtir du ciment, et je me réfugie en couchette.

Je retrouve mes larmes.

Mes trente-cinq ans me regardent, étonnés. J'ai l'impression de voir pleurer un enfant.

Je découvre, sur des routes champêtres connues, blanches de poussière et de soleil, un homme qui marche, un sac sur le dos.

L'eau est stagnante dans le fossé qui longe la route.

Dans l'air dense et bouillant flotte encore le tintement des cloches. Une poule chante.

Il est midi là-bas, comme ici.

L'homme s'arrête en face d'un portail fermé.

Qui apparaîtra le premier dans le rectangle noir de la porte?

Il attend, immobile, et sur le blanc du chemin se dessine, précise, l'ombre du portail fermé; mais l'on ne voit pas l'ombre de l'homme qui s'accroche au portail.

Je retrouve mes larmes. Je me sens abandonné de tous, même de moi, même de ma chair, puisque ma chair même semble appartenir à un passé lointain.

Et en vain j'attends que quelqu'un apparaisse sur le rectangle de la porte. Entre eux et moi, entre mon fantôme et la vie, se trouvent mes larmes désespérées, et tout semble écrit sur l'eau qui tremble.

Bloodletting
(from *Les Soirées de Médan*)
Henry Céard

Translated by
Kate Ashley

IV

[...] Holding a spyglass, the General nonchalantly watched the scene, which to his soldier's eye was monotonous. He came, went, walked to and fro on the vast platform, levelling his sights haphazardly, now on Gennevilliers, now on Meudon, then back to Mont Valérien where gunboats, near at hand, filled the air with an even louder racket, and the uselessness of this great commotion exasperated him. He even lost interest and, without thinking, watched the telegraph attendant transmit the orders that he was still sending out of habit. The Morse machine was working: he took pleasure in the dry clicking of the telegraph key, the clockwork gears that activated the blue paper tape

where telegrams were inscribed. Suddenly, everything stopped, his orders had been transmitted, collated, and he stood there surprised that his enjoyment had ended so swiftly. But the bell rang anew: a screw rose, the paper unrolled and, without knowing why—as though he suspected some happy news would be announced in the irregularly long, irregularly short strokes—he tried to read it, neck outstretched, but understood nothing of the signs, whose hieroglyphics irritated him, and questioned the attendant.

“Well?”

“It’s from the Pont de Sèvres. An envoy just arrived at the outposts calling for a half-hour ceasefire to allow someone to return to Paris... Mme de P..”

The man leaned forward, spelled, hesitated: “Madame... Madame de Panavan, de Ponarvon...”

“Madame de Pahauën! ” exclaimed the General, repeating “Pahauën, Pahauën” over and over again as if to convince himself of the reality of what he was saying. “Granted, yes, yes; I know what it’s about. And give them the order to bring the woman to the General Staff Headquarters, too.” And, as though worried he had said too much and betrayed his burning passion through the vivacity of his words, he added, hypocritically, “I’ll interrogate her there,” giving the impression that it was a matter of national interest and that he was dealing with it.

Click, click, click, the knob hammered away. Had he been bolder, he would have forced the attendant to work more quickly. Click, click, click, little by little, in choppy noises, the telegram was sent, and the General grew impatient: never had the telegraph seemed slower to him. In the distance, the cannons still roared. Suddenly, the rumbling died down to the right, died down to the left. The drifting smoke uncovered the hills, Meudon, Clamart, Sèvres and, for a moment, in the serene sky, the steeple of Saint-Cloud, standing alone amid the ruins of the village, reared its white pyramid. Above Mont Valérien a few scattered wisps still lingered, while in the distance the sound of detonations faded and died down in deep, muted echoes.

Then, while the two nations—who, for six months, had been set against each other, had been gunning each other down,

fighting each other, and tearing each other to pieces in a dreadful show that all Europe had been watching with bated breath—stopped everything for a moment; then, while France and Prussia, fanatical in destruction and creative in death, suspended their rage and silenced their hatred; then, Mme de Pahauën stood at the prow of a boat, with the apothecic look of someone making their grand finale, and crossed the bloodied Seine. She smiled upon the rowers bent over the oars. Officers on what was now the German side waved adieu to her with friendly gestures; officers on the French side gestured to her with familiar intimacy, and she passed through the immense disaster of the ruined riverbanks, and in this way confirmed amid the slaughter the invincible omnipotence of her flesh, the insolent triumph of her sex.

For a long time, the General's lorgnette followed a dark spot walking in the distance: it was surely the skiff bringing the lustful Pahauën back to him, granting his desires. For a moment, he could no longer see anything, then the same black form reappeared, slowly reaching the opposite bank of the river. It landed, merging now with the murky edge of the riverbank, and, suddenly, from square to square, the white flags floating on either side were lowered, and the sound of bugles burst forth so furiously that the noise reached his ears.

"Resume fire! Resume fire!" sang all the brass mouthpieces, and the concentric circles of smoke rose once more—in front, in back, everywhere—concealing the hills. The steeple of Saint-Cloud sank back into a hurricane of thick cloud, and the thunderous roll of the fresh cannonade was so dreadful that it felt like an earthquake.

The armistice had ended: Mme de Pahauën was in Paris. Behind her, there was fresh bloodshed, houses crumbled, ruins piled up. It mattered not: Mme de Pahauën was in Paris.

The General descended abruptly. He took back his horse at the bottom of the Arc de Triomphe and rode to General Staff Headquarters at a brisk pace, leaving in his wake the winded, skeletal nags ridden by dragoons who, in their great sinister coats, themselves looked starved and skeletal. He waited. Overcome with impatience, he walked back and forth, attempting to burn

off his anxiety by continuously moving. Mme de Pahauën was slow in coming. He couldn't imagine it would take that long to get from the Pont de Sèvres to the centre of Paris. He fretted, accused himself of being neglectful. Maybe the orders he had given up there, at the top of the Arc de Triomphe, had not been precise enough. He was already thinking of sending further orders so as to clarify them, to speed them up, when suddenly the door opened and Mme de Pahauën appeared, dismissing at the threshold the officer who had brought her. With her, like an escort of anger, came the din of a city that was both bombarding and being bombarded.

The General rushed forward, arms outstretched and extended in passion, calling her tenderly by her first name:

"Huberte!"

But Mme de Pahauën was very solemn. Standing in a black dress, majestic and menacing, she rebuffed the approaching lips, the kisses offered, as well as the tenderness and the embraces. It was her turn to refuse the General. Harshly, with cruel words in which could be heard the built-up, selfish resentment of her exile in Versailles, she asked him what he was doing, why he was not fighting. She all but blamed him for not coming to rescue her from her internment in the furnished house in the Avenue de Saint-Cloud, and she complained bitterly about his inaction, as she would complain about a rendezvous he had missed. Yes, to be sure, if he was kind-hearted he would have come to get her.

"Oh! Yet, you should have guessed how boring it is over there."

Finding no excuse to give her, he made do with repeating "Huberte! Huberte!" in the pleading whine of a child asking for a toy someone won't return.

But she continued: "For all that it was difficult... If you'd wanted it, that would've been enough, that's it." The siege wasn't so secure that it couldn't be broken. Yes, she knew it well, she had seen those famous Prussian fortifications. "Oh, that, were they trying to cut through there? Cannons, cannons: they were only stove pipes." What! He hadn't guessed? What was the use of his spyglass? No, really, they couldn't be that short-sighted.

“Well! Really, if you knew how the kerserliks over there make fun of you!”

And, overcome by one of those fits of eloquence that sometimes come from the mouths of impassioned women, she poured out to him everything she knew, everything she believed she knew about the Prussians’ strategic position. Speaking frantically, with choice words and happy epithets, she repeated the gossip, the false intelligence, all the silly rumours, all the preposterous stories, all the unlikely details she had picked up on doorsteps in Versailles, in conversations with the hotel’s errand boy, with Mme Worimann, with the milkwoman and the coalman. To hear her speak, the Prussians were in want of everything—provisions, munitions, even patience. The siege was putting them out as much, maybe even more, than it was putting out Parisians. A single day of combat and they’d be out of cartridges. The merest hint of failure and they’d rebel against their leaders, demand to return home. This was the foolish opinion she had very often heard expressed, and she repeated it with such sincerity that the soundness of her nonsense cast doubt in the mind of the General. Maybe what she was saying was true? And, without daring to contradict her, despairing moreover of ever getting definitive information from her, he affectionately repeated:

“Huberte, Huberte!”

But she just imitated him, mounting a fresh attack by mimicking his words and parodying his tenderness:

“Huberte, Huberte! Don’t ‘Huberte’ me. ‘Huberte’ has nothing to do with it. You’re letting yourself be bombarded; you’re stewing in your own juices, for God’s sake! Without so much as a backward glance!” And she evoked for him the misery of the neighbourhoods she had travelled through just now—Auteuil sacked, crumbling sections of walls revealing the interiors of houses that had caved in—and, pushing it even further with outrageously rude remarks, she added fact upon fact: the least little detail noticed along the way, exaggerated by the torrential flood of her words, became a terrible accusation before which he lowered his head.

Yet he tried to defend himself, invoked the difficulties of the situation, his responsibility before history.

“History!” she said. “If you continue the way you’ve been going, you’ll have quite the place in history, for all I care!” And she laughed with long, ironic insistence.

Then, suddenly, the apathetic General’s long-standing ambitions awoke again within him. Now that fate had made him reconquer Mme de Pahauën, why shouldn’t he, through sheer force of will, reconquer his last chance at glory, which was slipping away? Who knew? Maybe there was some truth to everything she was telling him. No doubt, yes, they could still pierce enemy lines; he spoke of a final operation, of a *sortie en masse*, of an unstoppable effort. He could already picture himself triumphant, dictating the terms of peace to the Prussians, at the pinnacle of his dreams and his desires, acclaimed, floating on clouds of human admiration and, above all else, sleeping with Mme de Pahauën.

Since she had softened, he explained his schemes and his definitive plan. He would use the National Guard, down to the last man, every battalion would charge. He blamed himself: maybe they’re excellent troops, and perhaps he was wrong not to have made use of their devotion and willingness earlier. The *sortie* would be formidable, and, as was his habit, he was already planning a proclamation to stimulate the sleepy city’s courage and revive its energy. He thought to himself, thought back to the words of that officer, the words that had made him smile, five months ago: “We’ll have to give these soldiers a bloodletting”.

Well, that bloodletting, he was resolved to administer it, on a grand scale. What did it matter if fortune persisted in appearing unfavourable: they wouldn’t be able to reproach him with having overlooked any of the means at his disposal. If the city had to capitulate, at least his own honour would be intact.

“If you want it,” he said, “so be it. We will fight.”

Then, Mme de Pahauën threw her arms around him with the affectionate gratitude of a child whose whims have been indulged.

“But, you know, I want to be well placed. Find me a good spot so that I can watch, somewhere safe.”

As she spoke, she embraced him, and their repeated kisses sounded in the silent rooms.

V



A week later, the sortie took place, gropingly, in the fog. That evening, after an entire day of anxiety and anticipation, detailed dispatches that had been posted on the walls of the mairies were read by flickering matchlight: they announced the definitive failure, the inevitable surrender. At the same time, they called for reinforcements—men, horses, carts—to attempt to pull from the mud where they were lying the dead and wounded of the butchered National Guard, who were bleeding out in the woods, over yonder.






Amulette
Floribertus Rahardi

Traduction
d'Edmond-Louis Dussault



L'amulette est ronde
De couleur chocolat
Elle n'a ni mains, ni pieds, ni ailes
mais passe très facilement de la mallette d'un cadre
au porte-monnaie d'une hôtesse
De la poche d'un délinquant au sac à dos d'un policier

L'amulette est agile
Elle peut voler de Jayapura à Jakarta sans billet
Elle peut filer du mont Kawi au mont Agung
à la vitesse de 150 km à l'heure
sans être interceptée par la police



L'amulette est sacrée
Les Chinois du Marché matinal
en mettent une sous leur étal
pour stimuler les ventes
Les cultivateurs de tabac de Wonosobo
en mettent une dans leur champ
pour que les plants soient féconds
que le brouillard tombe lentement
et que la température reste sous les dix degrés Celsius
Le sol est biné, les graines semées, l'engrais épandu
Les mauvaises herbes sont arrachées et jetées
Les feuilles de tabac verdissent, elles sont cueillies
entassées dans des paniers, transportées au village
pressées, hachées, séchées et fumées sur des tréteaux
au-dessus du feu
Grâce à l'influence de l'amulette
le tabac aussi devient sacré
et sitôt qu'on en consomme on s'enivre

L'amulette est bel et bien sacrée
En secret les cadres en remettent une en lieu sûr
Afin de monter plus vite en grade
Au minimum pour pérenniser leur place

Les femmes dissipées
qui se vendent en certains lieux précis
ont parfois une amulette
Leur intention est de stimuler le commerce
Et aussi de rester fortes, de pouvoir le faire
quatre ou cinq fois par jour
Lumière tamisée, seau de plastique prêt à servir
musique *dangdut* à fort volume
Bâton de rouge frotté sur les lèvres
fard appliqué sur les joues
parfum vaporisé sur les points vitaux

L'amulette se porte autour du cou,
glissée dans le soutien-gorge
ou coincée dans les replis d'un divan
Les visiteurs arrivent tendus
Ils boivent de la bière, tripotent, étreignent
et regonflent leur pneu à plat
L'amulette est bel et bien efficace et sacrée
Les honnêtes femmes sans amulette
peuvent finir vieilles filles
Les femmes dissipées sans amulette
peuvent passer une semaine sans visiteurs

L'amulette est bel et bien formidable
Une Corolla DX blanche portant encore la plaque du marchand
glisse sur la route à péage de Jagorawi
L'oncle de cinquante ans, ventre bedonnant,
a la libido rapiécée
Mais est assise à côté de lui
agrippée à son sac et les cuisses croisées
une fille d'à peu près dix-huit ans en uniforme de lycéenne
— On va à l'endroit habituel ou bien ailleurs, tonton?
— On va où tu veux, je t'obéis.
Un bungalow peint en bleu flotte
au-dessus du brouillard à Ciloto
Les rideaux ondulent, balancés par le vent
Le matelas tremble sur le lit, le divan respire
les coussins sont exténués
L'oncle n'en peut plus
— J'ai besoin d'une amulette, je dois rester fort,
je suis directeur
Malgré mes cinquante ans,
j'ai gardé mes goûts d'adolescent
je dois pouvoir soumettre des ly-cé-ennes

La Corolla DX blanche glisse vers Banten
Elle file vers Tasik puis se gare dans une ruelle boueuse

En face d'une maison de bambou tressé,
une fabrique d'amulettes en tous genres
L'oncle de cinquante ans, ventre bedonnant
doit rester fort, il a besoin d'une amulette
n'importe laquelle pourvu qu'elle soit efficace

En cette ère de développement,
l'amulette joue toujours un rôle
Le *kriss* est un produit en vogue,
les agates ont la cote
Les griffes de tigre et les crocs d'ours
se vendent en masse
On sépare les têtes de buffle de leurs cous
pour les enterrer quand on pose la première pierre
d'un projet de construction
L'amulette reste très importante
et sa pérennité doit être assurée
comme patrimoine culturel national de très grande valeur

Une bonne amulette coûte cher
Une agate de la taille d'un œuf de petit lézard
pourvu qu'elle soit sacrée et efficace
peut coûter le prix d'une école primaire
Un *kriss* rouillé sorti d'une tombe
si sa vertu est grande
peut suffire à financer le pèlerinage
à La Mecque de cinq personnes

Dans la situation de récession économique actuelle
le business de l'amulette est une occasion d'affaires
qui offre un rendement raisonnable
Plutôt que de devenir chômeur ou délinquant
mieux vaut sillonner la campagne pour y chercher des amulettes
puis les déposer dans certains magasins spécialisés
ou à la bourse permanente des amulettes en tous genres
C'est une affaire licite, ça n'enfreint pas la loi
on le fait légalement

Mais certains disent que l'amulette est superstition
polythéisme, idolâtrie, retour à l'âge de pierre
et ainsi de suite
C'est faux
Nos étudiants des cycles supérieurs sont nombreux
à pouvoir prouver
que l'amulette fait vraiment tourner
le cerveau des professeurs
Parmi les jeunes qui viennent à peine de recevoir leur diplôme
et qui sentent encore la toge
nombreux sont ceux qui croient qu'une amulette
peut hâter leur première embauche
Il n'est pas rare non plus
que les adolescents qui viennent de passer le bac
aiment aussi les amulettes
Pour forcer le portail de l'université
gifler un professeur féroce ou avoir une relation
avec leur petite amie sexy
L'amulette peut aussi nous enivrer
sans qu'on ait besoin de boire
de se piquer, de rouler un joint ou d'avaler un comprimé
Les enfants qui ne vont plus à l'école
souvent reçoivent aussi de leur oncle paternel
une amulette en viatique
pour attendrir leurs futurs parents d'accueil
L'amulette est donc un fait réel sur lequel on peut compter
du point de vue de la science comme de la religion
Le prophète Moïse avait pour amulette un bâton
Kèn Arok avait un *kriss* magique du maître Gandring
Anoman et Brotoséno avaient pour amulette leurs ongles acérés

L'amulette est puissante
même si sa forme est anodine
Parfois elle est aussi bon marché
On la vend au rabais sur les trottoirs
Mais son grand pouvoir invisible est éprouvé
Le soldat qui possède un fusil, des grenades, un canon,

qui sait monter sur un char d'assaut,
se tenir sur un hélicoptère
voire se planquer au fond des mers dans un sous-marin
Eh bien il n'est pas encore vraiment trempé
s'il n'est pas pourvu d'une amulette
que ce ne soit qu'une simple agate
ou bien un petit *kriss* hérité de son grand-père
ou bien n'importe quoi, y compris pour un célibataire
un portrait de sa petite amie
L'important c'est que l'amulette trempe le caractère
Les balles peuvent siffler
aux oreilles du soldat
les grenades s'abattre sur sa nuque
les blindés être renversés, les chars ébranlés
les sous-marins avoir la nausée
et vomir des torpilles
Dans une situation aussi grave
le soldat qui a une amulette
a un surplus d'énergie
Pour sa sécurité et son avancement rapide
le soldat a parfois vraiment besoin d'une amulette
et doit savoir lécher le cul du commandant

L'amulette est réellement sacrée
Pas comme le stylo ou le peigne qu'on met dans sa poche
n'importe comment
l'amulette doit être rangée au bon endroit
— Fiston, conseille le grand-père qui donne l'amulette,
si tu pisses ou que tu chies, place-la d'abord
dans un endroit convenable
Si tu as envie de la compagnie d'une femme
tu dois te départir de l'amulette
et ne la reprendre qu'une fois la chose faite.

L'amulette est bel et bien sacrée, polyvalente et durable
Pour renforcer son corps,
pas besoin d'avalier des multivitamines
ou des tisanes de santé pour hommes

La gymnastique du vendredi matin
n'est pas non plus très utile
Il suffit d'une amulette obtenue par la retraite
dans un lieu sacré
Commandez-la au vieux sorcier,
au spécialiste du paranormal
ou achetez-la directement de la bourse des métaux bénis
Vous voulez passer à la classe supérieure
ou être aimé de vos beaux-parents?
Il y a une amulette pour vous
Vous voulez devenir une célébrité artistique?
Mettez une amulette dans votre poche
Le poète doit porter une améthyste
pour être entouré de jeunes et jolies veuves
ou de femmes du voisinage
Les peintres doivent frotter leurs toiles
avec un linge surnaturel
pour que leurs tableaux atteignent les prix
des maisons de la Société immobilière nationale
et se vendent comme des petits pains chauds
Les chanteuses et les starlettes doivent insérer
dans leurs joues des fils d'or
de carbone ou de platine
pour assurer la pérennité de leur perchoir
au sommet de l'escalier
ou devenir abonnées aux prix Citra
L'amulette est très clairement sacrée et polyvalente

Des nuages de fumée bouchent le ciel
de la capitale baignée de moiteur
Le feu grignote les marchés, brûle les immeubles à étages
et fait évacuer le quartier Bongkaran de Tanah Abang
Le Service des sapeurs-pompiers est épuisé
ses camions à échelle sont en panne
— Nous avons besoin d'amulettes et d'une augmentation.
Donnez-nous un *kriss* qui repousse le feu!
Les pages des journaux et des magazines
sont trempées de sang

La police est à bout de courage
Les délinquants sont écroués mais les cambrioleurs pullulent
Les marchands d'or tremblent et ramollissent
les bureaux des banques titubent
Les alarmes sont muettes, la Sécurité n'est plus que décorative
— Donnez-nous des amulettes! Nous les enterrerons
aux quatre points cardinaux.

L'amulette est bel et bien polyvalente
et convient à tout le monde
À l'évidence, l'amulette doit être socialisée
et la société, amulettisée

D'épais nuages forment un toit
au-dessus du grand stade de Senayan
Nos athlètes s'affaissent, nos sportifs s'évanouissent
les amateurs du ballon rond deviennent à moitié fou
Les cadres monopolisent l'administration du sport
Les étoiles du terrain font la une des journaux
et jouent les mannequins dans les pubs de piles
de boissons gazeuses et de dentifrices
— Le Centre national d'entraînement
doit évacuer Senayan, crie un journaliste.
— Ils doivent manger beaucoup de viande,
d'œufs et de miel, affirme un bâtisseur.
— Non! Ce sont les bâtisseurs et les administrateurs
qui doivent être réformés,
crient des gradins les spectateurs.

— Vous avez tout faux, dit un spécialiste du paranormal.
Nos athlètes, hommes et femmes, sont tous en bonne santé
mais ils ont besoin d'amulettes en fer jaune
en peau de buffle de Landoh ou en pénis de crocodile.

La société rêve d'amulettes
Les gens ont besoin de plus que de nourriture

Le riz est abondant et son prix est très bas
La société n'aspire pas non plus qu'à Dieu
Des églises et des mosquées ont été construites partout
Mais nous manquons encore d'usines d'amulettes

Le vent longe la côte sud
L'eau dégoutte des stalactites de la grotte sacrée
des monts Kidul
On chasse l'amulette, on la guette et l'attrape
avec toutes sortes de mantras
Le vieux banian pousse ses racines
Des centaines d'yeux restent ouverts toute la nuit
en attendant la chute des amulettes
Le mont Kawi répand un parfum d'encens
Des milliers de mains sont tendues dans l'attente
de la distribution des amulettes
L'amulette reste importante et la société en rêve

La veille du vendredi *kliwon* se prolonge
L'odeur des fleurs et du benjoin s'entrelacent
Des millions de bouches marmonnent des invocations
Les amulettes s'approchent en boitillant
La veille du vendredi *kliwon* s'étire
et les amulettes tombent dans le giron de leurs acquéreurs

La marche du développement s'accélère
Le mois de *suro* grimace dans le calendrier
Les immeubles à étages surgissent
de chaque côté des rues
Les ordinateurs s'infiltrent jusque dans la moelle
et les articulations
Mais l'amulette reste sacrée, on l'entretient,
lui fait des offrandes et la baigne

L'air est chaud
L'enseignant dans sa classe est trempé

Le prêtre bave, le maître coranique
s'affaire à enseigner à ses élèves
— L'amulette, c'est du vent, du baratin.

Mais on vend toujours plus d'agates efficaces sur les trottoirs
On ouvre officiellement la bourse des métaux bénis
L'amulette reste un produit important

L'amulette est carrée
D'odeur parfumée
Elle n'a ni bouche ni ventre
mais elle gobe et avale très facilement
les cerveaux de la nation

L'amulette est ronde
De couleur chocolat
Elle ne peut ni discourir ni chanter
et ne donne jamais d'ordres
mais ses séductions sont mortelles
Des millions d'yeux se ferment d'un coup
Des bouches marmonnent, des corps titubent
ivres de benjoin
avant de s'évanouir l'amulette à la main
et les slogans du développement dans l'entendement.

Jakarta, décembre 1985




yud orol: the night watch
Denis Osokin

Translated by
Irina Sadovina



01.

the inhabited village of kolokudo and the uninhabited village of maskarodo are separated by no more than a mile. kolokudo means “twenty houses.” maskarodo means “the bear clan.” all i remembered about them, apart from their names, were the enormous birches, so enormous they seemed unearthly: very tall, very thick. or were they willows... that’s all i remember. my mom is from maskarodo. i used to come here as a child, when mom’s parents were alive. and now mom is long gone. and the house stands alone. very scary. probably.



02.

it's been twenty-eight years since i've been here. even though mom's villages are only about forty miles from the city where i grew up and live. that's just how it happened. another thing that happened is that on my thirty-fifth birthday i had a fight with my fiancé olya. i hurled my phone at the wall, grabbed a blanket along with my toothpaste and toothbrush, stuffed it all in a bag, caught a taxi outside and went to kolokudo. i decided to spend the night in my mom's family home in maskarodo, provided it still stands on this earth. and if the house had already crumbled, i'd ask someone in kolokudo to take me in for the night. they must remember mom's family. they might remember me as well. i'm olyosh, after all. or even ol', as mari children say. in my passport, i'm aleksei. it was already afternoon. and the month was october.

03.

in the car i kept thinking: why? why... i felt sad about olya and me, and the phone. who knows what kind of night lay ahead. certainly not a cozy one. when we got to the highway i kept wanting to ask the driver to turn around, but every time i'd remember olya's words and felt numb, and kept silent.

hello, kolokudo. not a soul around. only a red payphone hangs on a pole. i pick up the receiver. it still works. hello, birches—you are birches, after all. among trees and shrubs i found the road to maskarodo and followed it, regretting very much that i didn't bring my boots. i got all muddy right away. birds, trees and shallow water were my companions. but i got there. i walked onto the main street. the village lay lifeless. it had no colors except for wood and occasionally stone: invisible color, the color of emptiness. it was difficult to even walk down the street, as it was so overgrown. good thing it's autumn now, not green summer. on both sides of the street, there were houses of different sizes, different ages, all of them empty. the house that i came for was still standing. i entered the gates. so what am i gonna do here now?

04.

nothing. nothing to do, nothing to be. that's what i wanted, after all. that's what i came for. i sat on the broken chair at the broken table and looked through broken windows and straight into the thickets of something broken. there was no bed. it looked like i would have to sit like this until morning, starving and freezing. maybe i'd understand something, notice something—but most likely i'd understand nothing, notice nothing, just get exhausted. and in the morning i'd walk back to kolokudo, trudge several miles through the mud to get to the highway, return to the city to sleep it off. but i was somewhat mistaken to think that. it was getting dark quickly. a puddle of light was melting on the windowsill and the wall next to it. i held on to it with my eyes. the moment it disappeared completely, someone knocked on the window with a stick.

05.

- hey. come on out, since you're here.
- hello. who are you?
- we guard the village from fire. you do speak mari?
- no.
- oh. well, alright. come out—you'll be speaking it in no time.
- what is there to guard if no one is around?
- so you're saying let's just let it all burn? anyway, who gave you the idea that there's no one around?
- who's around, then?

06.

- so are you coming or not?
- i don't have boots.
- we'll give you everything you need.

07.

i walked out into the street and didn't see anyone. only sticks and torches surrounded me from all sides. i suddenly i felt that i was wearing a padded jacket and a hat, knitted gloves on my hands, and knee-high boots with warm dry liners on my feet. and i was

now thinking and speaking in mari.

- where are we off to?
- just walking around the village.
- all night?
- all night. you hungry?
- not really.
- good. we have tons of food.

the voices were male and female. more precisely, boyish and girlish—youthful. there were only two adults. maybe there were more of them, but they stayed quiet. we walked along the street, from my house to the furthest end of maskarodo, and i stopped asking things. i now knew perfectly well myself what the night watch was, what usually happens in it, and what will most likely happen this time around.

- how many of you are there?
- eight. you are the ninth.
- quite a crowd today.
- well, the young ones over there tagged along. they're excited, they find this interesting.
- well, yeah.

08.

yud orol takes place every night, following an order that everyone knows. one family after another. it's like a vigil—well, it is a vigil. it's like community shepherding, everyone takes their turn. there's not much to do. you just sit down here or there, you walk around the village a few times, and if you suddenly see smoke and flames, you wake everyone up and you put the fire out together. it's that simple. usually the watch is formed from groups of acquaintances or good friends, not necessarily family members, it's just that every night a specific family takes responsibility. they sit down somewhere, very close to the village but not too close, so as not disturb anyone. a spot with good, clear visibility. they burn a small bonfire and put on a kettle; a big fire won't do, because the flame would compromise your sight. they

talk or sit in silence, laugh and scare each other, and if two people are in love, they hold hands in the dark. as i walked along, i felt a deep, bright joy within me. i used to love these night walks so much. when i was around fourteen, i even started leading them. and in the summer, the whole thing was such a luxury.. my god.. this yud orol raised me, raised me by simply being there. i couldn't name a teacher more powerful or clear. even the kususoto groves were not as compelling. i liked sacred places, i found them moving, but i would always put off my heartfelt conversations with them til some other time. but yud orol has always been there. like a stick, like a dog, like day and night. and i would wait for it. i really loved it. and through it and with its help, i loved the whole world, and myself in it.

09.

we were only in charge of maskarodo. kolokudo had its own protectors. but because the villages are so close to each other, we would meet between them at least once in the night without fail. we'd greet each other and sit together for some time. and then we'd split up. whenever we met, we'd stay there only as long as we wanted. the night watch crews would sometimes go well together, in spirit and in friendship, but sometimes not. i wasn't surprised to know about all of this. neither was i surprised by these nighttime clothes of mine, warm and comfortable, by my animated joy, by the language, so harmonic and melodic and lush, that began to live in me, or rather that became me. just as before, i couldn't see anyone around me. i only heard things and saw those sticks and the lights and the dark, dark village. it was abandoned. empty. but i no longer felt alarmed. as for those who came to find me and called out to me outside the window—i couldn't turn to them with the question: who are you? i felt in my stomach and in my back that it would be rude, it just wasn't done. if they wanted, they would introduce themselves. if they didn't, it didn't matter. especially since, i had, after all, already asked them. i began our conversation with this very question. who are you?—we are yud orol, we guard the village from fire. all fear left me at once. the instinct of self-preservation was

pounding in my blood calmly, calmly. what's more, i haven't felt so calm in a very long time, many years, maybe ever. and i was enjoying it—the peace, my footsteps, the unseen companions, the fearlessness, the beauty.

10.

another thing—i didn't ask whom i had joined in the night watch because i knew. it was none other than fate. pure fate. turns out that's what fate looks like. do i need to do something, take advantage of this moment somehow? ask or beg or rush or prepare for something? my thoughts were apparent. an answer came immediately, and i answered back.

- no, there's no need.
- yeah, there's no need.
- it's just a meeting?
- yes. it's just a meeting.
- and nothing else?
- and nothing else, olyosh.

11.

we walked and walked. walked and walked. we had a bite. made a bonfire, then put it out. had another bite. it tasted good. we sat down on a fallen tree trunk at the edge of a swamp. we'd talk a little. then a bit more. we stood in the field. we climbed up to sit on the roof of the tallest house in maskarodo, using an abandoned ladder we found lying in the yard. we went up to kolokudo a couple of times, greeted their night watch and turned around.

and then, gradually, it started getting lighter, and i found myself alone. wearing my city clothes. i started to freeze, especially my feet. tried to remember some mari words, and couldn't remember anything except what i'd known before: hello, goodbye, street signs and bottle labels. it's been twenty-eight years since i've been here. i've never been part of the night watch. i never got to go because of my age. i'd stopped coming here before i turned seven. but i was part of this night watch, and of all the

night watches that came to life within me. I didn't learn anything during this night. i don't even want to talk about it. i didn't get to see my mom nor her parents nor the inhabitants of maskarodo who had left their houses and the surface of the earth. and isn't that what i wanted? no, not that. it's those kinds of meetings that can really scare you.

12.

i suddenly really wanted to make a paper plane. only there was nothing to make it with. at some point during that monotonous, unassuming night, there was one girl's voice among our group, the voice i liked most, the warmest one—other people called her tanya—it was probably my bride, my destiny, her and i would never fight—she said: i like paper planes. when i remembered that, i was already on the road to kolokudo, quite a distance away from the house where everything began. in spite of the cold and my damp feet, i went back to maskarodo, to the house that used to be ours, that has belonged to me for most of my life, or rather, that i had a share in. but what do i need it for... i went back to look for some paper. i couldn't find anything useful. tore off a piece of wallpaper from the wall, folded a little plane, and headed back to kolokudo.

13.

i was walking and throwing the plane before me. i'd pick it up and throw it again. pick up—throw again. sometimes it would fly off to the side. sometimes it would land in puddles, and i'd run towards it so it wouldn't get completely soaked. apart from that, i didn't want to do anything anymore. i didn't need anyone. no one but us. the road between maskarodo and kolokudo in the month and the hour when you won't meet anyone else there, a little wallpaper plane and me.








Petites balles de cuivre

Djamila Ibrahim

Traduction de
Charles Rousseau



Le jour où les avions de chasse sont arrivés, Aisha était assise sur le plancher entre les jambes de sa mère. La sueur accumulée à l'arrière de ses genoux pliés la démangeait. Sa mère lui passait un peigne afro sur la tête en traçant des lignes droites, puis, d'un mouvement bref et habile, attrapait des mèches de ses mains calleuses pour les tresser avec fermeté. «Arrête de bouger, lui ordonnait-elle de temps à autre. Tu n'es plus une enfant. Tu es une jeune femme.» Sa voix s'atténuait en chuchotement, bien qu'elles soient seules dans la petite hutte d'une pièce qu'elles partageaient avec le père d'Aisha et ses trois frères et sœurs. Aisha détestait se faire rappeler qu'elle était devenue une jeune femme, particulièrement depuis ses fiançailles: les nouvelles responsabilités et les règlements restrictifs, la vaste famille de



son fiancé attentive à ses moindres gestes, leurs murmures appréhensifs, leurs regards furtifs et remplis de jugement. Tout cela lui donnait l'impression de s'être transformée du jour au lendemain en bombe à retardement.

C'est à ce moment qu'elles avaient entendu le bruit assourdissant, et presque immédiatement le sol s'était mis à trembler comme si le poids et la volonté des cieux venaient de s'abattre à leur porte. Aisha n'avait vu qu'un instant de confusion dans les yeux de sa mère entourés de khôl avant que celle-ci ne l'entraîne sous l'unique lit de la pièce. Elles y étaient restées blotties longtemps. La joue d'Aisha contre le plancher, le goût du sol en terre battue sur sa bouche. Le corps de sa mère couché sur le sien l'empêchait de respirer à sa guise. Elles avaient prié. Aisha récitait une succession de versets coraniques qu'elle avait mémorisée des lèvres de son père, passant de sourate en sourate, un bouclier de mots sacrés et mystérieux pour empêcher son cœur de voler en éclats dans sa poitrine.

Cette journée, le village avait enterré quarante individus dans une fosse commune. Le père d'Aisha, qui rassemblait ses quelques chèvres dans le pâturage de leur clan lorsque les avions éthiopiens de fabrication soviétique ont bombardé le village, en faisait partie. La nuit suivante, Aisha et quatre amis, tous âgés d'environ treize ou quatorze ans, avaient quitté le village pour rejoindre les combattants de la liberté érythréens dans les montagnes. Ils avaient voyagé à pied, traversant pour la première fois les basses terres de leur naissance près de la mer Rouge pour se rendre jusqu'aux hautes terres du Sahel en Érythrée. Dix-sept ans plus tard, en 1994, Aisha voyageait à nouveau, cette fois-ci vers une nouvelle vie au Canada.

– Bonjour, Aisha, dit Jamil, le propriétaire du dépanneur, en étendant sa main charnue depuis l'arrière du comptoir. Comment ça va?

– Salut, Jamil. Ça va bien. Un paquet de Du Maurier Light, s'il te plaît.

– Hé, Aisha, dit Michael, son crâne chauve et luisant dépassant des présentoirs pourvus de cartes postales et de journaux.

– Ah, salut, Michael. Je ne t'avais pas vu, caché derrière tes journaux.

– Je devrais le facturer pour tout ce qu'il apprend gratuitement, mais j'ai un trop grand cœur, dit Jamil dans son accent sud-asiatique prononcé. Il ramasse un tabouret en plastique dans le coin de la pièce et le rapproche du comptoir. Le siège disparaît sous son corps imposant.

– Tu sais que je peux les trouver à la bibliothèque municipale à quelques coins de rue, pas vrai? dit Michael, avec un brin d'accent jamaïcain. Il plie le journal, le remet sur l'étagère et se déplace vers le comptoir.

– Je ne crois pas, non. Des vieux de l'an dernier, peut-être, dit Jamil, le rejetant de la main.

– Ça paraît que tu n'as jamais mis le pied dans une bibliothèque, vieux croûton.

– J'allais tout le temps à la bibliothèque dans mon pays, assure Jamil. J'ai une question pour toi, ça existe les bibliothèques, en Jamaïque? Il glisse l'arrière d'une main contre la paume de l'autre pour signaler la faiblesse de l'argument de Michael. Qui traites-tu de vieux croûton, de toute façon? As-tu vu ta tête chauve? ajoute-t-il, passant ses doigts dans ses épais cheveux gris. Il fait un clin d'œil à Aisha, un sourire fier aux lèvres. La drague peu subtile du vieil homme n'embête pas Aisha. Elle l'encourage même à l'occasion, tenant son bout face aux taquineries et aux chamailleries des hommes. Mais pas aujourd'hui. Elle se penche contre le comptoir de verre, sous lequel se trouve un assortiment de billets de loterie aux couleurs vives, et écoute d'un sourire discret les hommes rigoler et s'obstiner. La musicalité et la profondeur de leur amitié sont un vrai délice à ses oreilles. Ça lui rappelle sa jeunesse, sa famille nombreuse, le commérage et le badinage, les scènes idylliques et animées coulées dans une époque paisible.

Elle avait passé douze ans au sein du mouvement de résistance érythréen, là où, dans des salles de cours improvisées, se déplaçant d'une base à l'autre, elle avait appris à lire et à écrire

au son des coups de feu. Elle avait appris l'histoire de son pays, l'effet des vieux empires et des puissantes nations modernes sur la trajectoire de sa vie. Elle avait appris à croire à un idéal plus grand qu'elle-même, et à se battre pour celui-ci. Dans un vaste paysage plat de sol doré et de mirage bleu tout comme au sommet de montagnes d'un froid glacial, elle avait appris à utiliser des armes. Dans les recoins de cavernes humides, elle s'était exercée à confronter la peur, la douleur et la mort; elle s'était préparée à la capture, à la torture et au viol. Et aux caprices de la volonté.

C'est là qu'elle avait rencontré Yosef pour la première fois, au milieu des bombardements de leur base à Afabet. De par la passion et le courage des cœurs en temps de guerre, ils étaient tombés amoureux et s'étaient mariés dans les mois qui avaient suivi. Lui, un bourgeois de la grande ville instruit en URSS; elle, une fille de petite tribu semi-nomade des basses terres du Semhar. Mais c'était la guerre, et les rebelles accueillaient à bras ouverts les principes d'égalité socialiste. Il était le camarade patient qui lui avait ouvert les yeux et l'esprit sur le monde qui s'étendait au-delà des limites étroites de son éducation. Sa voix rauque, de laquelle elle avait savouré une myriade d'idées anciennes et nouvelles; l'homme avec qui elle avait rêvé d'un monde meilleur. Dans l'intimité de son esprit, Aisha s'était sentie reconnaissante envers la main invisible de l'histoire, et même envers la guerre, de les avoir réunis.

Après la libération, elle et Yosef s'étaient installés à Asmara. En guise de récompense pour son service dans le conflit armé, il avait reçu un poste de fonctionnaire. Elle n'avait pas été aussi chanceuse. Elle faisait partie des dizaines de milliers de combattantes démobilisées laissées à l'écart de la redistribution des ressources nationales et des emplois gouvernementaux accordés aux rebelles masculins. Or, se plaindre ou laisser paraître sa déception aurait témoigné d'un manque de patriotisme, la preuve d'une réticence à relever la lourde tâche de bâtir un pays. Pire encore, il s'agirait pour Aisha d'une insulte à la mémoire des centaines de milliers d'hommes et de femmes qui ont perdu la vie dans le conflit, dont certains étaient presque

de la famille. Elle s'était donc rabattue sur un poste bénévole pour enseigner à lire et à écrire à des femmes illettrées pendant qu'elle étudiait l'anglais le soir, dans l'espoir qu'un diplôme la mènerait tôt ou tard à un emploi salarié.

Un jour, elle avait entendu la mère de Yosef implorer son fils : « C'était pendant la guerre. Tu n'as pas besoin d'une ivrogne en guise de femme. Elle n'essaie même pas de s'en cacher. Elle boit au grand jour, comme un homme. Je t'en supplie, mets un terme à cette amourette. » Aisha se tenait à l'extérieur de la petite maison, sa main sur la poignée, avant de faire demi-tour vers le bar de quartier qu'elle fréquentait avec Yosef. Elle était rendue habituée à cette histoire. Les femmes combattantes jugées utiles et admirables sur le champ de bataille étaient considérées, en temps de paix, comme des têtes dures trop indépendantes pour assumer leur rôle d'épouse et de mère. Sa propre famille avait menacé de la renier pour son mariage avec un homme qui n'était ni de sa tribu ni de sa foi, mais elle savait leur tenir tête. Toutefois, elle n'était pas certaine de pouvoir en dire autant de Yosef. Elle voulait à tout prix éviter de le voir succomber aux pressions de la famille et de la tradition. Elle l'avait quitté avant que lui ne puisse la quitter.

– Ne fais pas attention à ce vieux croûton, dit Michael en se tournant vers Aisha. Alors, Adam raconte que tu retournes dans ton pays.

Le regard inquisiteur de Michael ramène Aisha à la réalité. Elle hoche la tête et sourit d'une lente extension de sa bouche fermée. Même pour elle, il était parfois difficile de croire qu'elle allait quitter la paix et la sécurité de ses quatre années au Canada pour s'enrôler une fois de plus dans l'armée érythréenne. Comme elle s'y attendait, son copain, Adam, avait mal réagi lorsqu'il avait appris qu'elle partait défendre son pays contre la deuxième invasion de l'Éthiopie.

Depuis leur rencontre l'an passé au restaurant Habesha sur la rue Rideau, Adam avait été intransigeant sur le fait qu'ils pouvaient être ensemble.

« Ça change quoi, que tu sois Érythréenne et moi Éthiopien? Nous ne sommes pas le premier couple de l'histoire

à devoir composer avec une différence d'allégeance», lui avait-il dit lorsqu'elle lui avait expliqué qu'ils ne pouvaient pas se fréquenter. Elle était fatiguée d'avoir à se justifier, aucun mot ne pouvait exprimer l'effet de la guerre sur le cœur des gens. De plus, elle détestait la curiosité des civils. Comment pouvait-elle décrire le sentiment de ramasser ses amis par morceaux, d'essayer de se remémorer leur rire et la forme de leurs yeux, mais de revoir seulement un cou estropié et des tripes qui débordent? Ce sont des choses qui ne se partagent avec personne, pas même ses propres camarades. Il y avait toujours une rupture, même au sein de la communauté érythréenne, entre les expériences d'Aisha et les présomptions des gens sur la guerre, entre leur idée d'une ancienne combattante et sa véritable identité à elle.

Adam aussi voulait entendre parler de sa vie sur le champ de bataille, elle le voyait dans son regard. Mais sa délicatesse la mettait à l'aise. Il lui laissait la liberté d'être elle-même, sans obligation d'être une héroïne ou une mégère. Plus tard, alors qu'elle s'oubliait dans son étreinte, qu'elle laissait son odeur et sa sonorité imprégner ses pores, elle demeurait malgré tout consciente de ce mur entre eux, un mur fragile qui cédait tranquillement, mais un mur néanmoins. Au fil du temps, il était devenu l'amant de ses rêves, un complice digne de confiance, et sa bouée de sauvetage quand elle avait l'impression de se noyer. Mais certaines choses sont difficiles à partager, et certains murs sont difficiles à surmonter. Alors, dès qu'elle avait entendu parler de la nouvelle guerre, ses pensées s'étaient précipitées vers lui. Elle avait senti le mur se renforcer entre eux. Elle avait eu la réalisation immédiate, presque intuitive, qu'une perte lui était imminente. La douleur avait paralysé son cerveau et son corps pendant plusieurs jours. Avant même qu'elle ne l'informe de sa décision, elle faisait le deuil de quelque chose qui ne lui avait jamais complètement appartenu.

– Oui, c'est vrai. Et j'ai su ce que tu as dit à Adam, répond Aisha à Michael.

Adam lui avait relayé la conversation. « Oublie Aisha, c'est tant pis pour elle. Sors rencontrer du nouveau monde, fiston. Tu pourrais tomber sur ton âme sœur bien plus tôt que tu ne le

penses », avait conseillé Michael à Adam. Michael était marié à une Jamaïcaine depuis vingt ans. Il avait rarement de bons mots à l'égard de son épouse, mais il l'appelait quand même son âme sœur. « Tu vois, je ne peux pas supporter cette femme, mais je ne peux pas me voir avec une autre non plus. Je crois qu'elle m'a fait des magouilles de vaudou haïtien », avait-il expliqué une fois.

– Pauvre Adam, dit Jamil, secouant la tête de manière exagérée.

– Tu lui as dit de se trouver une blanche, n'est-ce pas? questionne Aisha, scrutant le visage de Jamil pour y déceler une trace de surprise.

– Non, non, je n'ai pas dit ça...

La première fois qu'Adam l'avait présentée à Jamil, il avait dit: « Jamil a passé tellement de temps à s'imaginer en quoi les choses seraient différentes s'il avait immigré au Canada sans sa femme et ses enfants qu'il en est venu à croire à la possibilité d'une version Don Juan de lui-même. Il tient à ce fantasme comme à ses biens et ses succès les plus chers. »

Michael éclate de rire, tellement que son corps puissant et enrobé en tremble.

– Hors de question. Les blanches ne font qu'attirer des ennuis. Quand elles te quittent, elles partent avec tout: tes enfants, ton argent, tout. J'ai dit à Adam de se trouver une femme de son propre pays. Et seulement s'il n'arrive pas à te convaincre de rester, dit-il au regard inquisiteur d'Aisha. Et pourquoi souhaites-tu y retourner, de toute façon?

Adam avait omis de lui raconter cette partie de la discussion. Pourquoi? La suggestion de Michael lui plaisait-elle? Et si ça confirmait les plans préexistants d'Adam? Aisha sent son sang bouillir, son estomac s'aigrir. Après tout ce temps à parler de bâtir une vie commune. Après toutes ces nuits au restaurant Habesha: elle qui lui apprend à synchroniser ses pas à la cadence des chansons tigréennes, lui qui lui montre comment agiter ses épaules au rythme de la musique amharique. Souhaitait-il qu'elle soit Éthiopienne à ce moment-là, qu'il n'ait pas besoin de lui enseigner ces choses?

– C'est chez moi, dit-elle. C'est ça, la raison. Peu importe,

je suis venue vous dire au revoir.

Elle tend une main rigide par-dessus le comptoir et se sent soudainement claustrophobe dans le dépanneur mal éclairé.

Michael avait mis en mots ce qu'elle craignait depuis longtemps, et cela provoquait tout à coup une haine irrationnelle à son égard. Que ce soit elle qui avait décidé de quitter Adam n'atténuait pas sa jalousie; sa colère n'en devenait que plus brumeuse et volatile.


– Je plaisantais, Aisha. Tu le sais, pas vrai? dit Jamil, recouvrant de ses mains celles d'Aisha.

– Prends soin de toi, dit Michael en la pointant.

Il s'approche d'Aisha, contournant sa main tendue pour l'étreindre. Elle reste ferme un moment avant de céder.

– Bon voyage, Aisha. Et bonne chance, lance Jamil, tournant sa tête vers la porte pendant qu'Aisha sort du commerce.

Lisez la suite au www.attlc-ltac.org/en/ellipse-home




Three Poems Alejandro Saravia

Translated by
Sauline Letendre

back in Chuquiago Marka

La Paz is the pièce de résistance, the real deal. A pot of dreams, a stone soup, *chairo* and lamb before the exodus. You land at the airport and the tremendous fingers chiseled from Aymara monoliths already grasp at your chest, your temples. You must give in to the mystery of the coca, that which gives wings to your lungs, that which forgives distances. You must make its truth and rituals, its goodness and silences, yours. The green leaf mate penetrates your stifled chest. The peaceful flame of Gregorio Reynolds, motionless in the concave silver eye, watches you measuring the sugar, while your altitude sickness, *sorojche*, fades away.



You recognize yourself in the people who walk its old streets. You are back in the great Andean fraternity. You recognize yourself in the eyes of those that watch you pass by. In the mouths, the expressions, the lips, the manners. In the hair flowing in the wind, in the hands, the skin, burned by the sun that crosses the mirror of the lake. You've returned to your *ayllu*, to your community of stars, to the night looking out from its dark vault at this open belly of lights on earth. Once again, you are back: "Master,-take-this-little-thing". "Master-what-little-thing-are-you-going-to-eat". You are, because others are. Your being emerges from among them, the music flows from your bones. You breathe slowly, walking barefoot, observing the colonial steeples. La Paz receives you with its music of lyrical *chk'utas* and socialist skirts, with the aromas of its glasses full of grape-colored api, with the faint sound of strikes, the shadow of its delinquents and the fleeting paradise of its dishes of thimpus and silpanchos, chopped onions covering them. La Paz is an old, beautiful scar that only absence can carve into your skin. A tender pain. It hurts to get to its breast, because it hurts to leave its intimacy.

You left La Paz looking for *la paz*, peace, thirty years ago. Distance crossed through you with the steel of other languages, with the ice of other geographies. You were a tangled mass of voices, bones and diaphragm walking through other maps. A frightened drummer. An African mask in other beds, under other moons and nipples. Stripped of the Andean accent. Stripped of yourself.

Night has fallen, and it happens to be Friday. God must be walking around Plaza San Francisco drunk, or further north, peeing at a corner, not able to properly aim, giving a once-over to Extremaduran captain Alonso de Mendoza, with the intention of continuing along the streets, walking north towards the old train station, towards El Alto, to hold the glowing stars in his hands. In a restroom off of Evaristo Valle, in the new Merlan market, someone is singing a cumbia villera, someone feels like dancing a caporal without bells, someone realizes that he's wrongfully let his sky lighting up the valley for too long. And he doesn't know he is surrounded by angels that have long ago exchanged their

insolent arquebuses for noble charangos. And now he doesn't know if the earth he is walking on still recognizes him, if it still loves him like a son coming back from Samarkanda.

You see your face reflected in the faces of the Aymaras. From the Plaza del Estudiante, the Nymph takes you to have a Paceaña in a dive bar in a basement in front of the old Hotel Sucre. Your footsteps beat the pavement in front of the temple of San Francisco. The street vendors come and go. The glasses, the omens of the night, the words to understand what the windows, the chairs, the doors, the street corners, the immateriality of memories, the shocking *ajayu*, the soul of this Andean world want to tell you, come and go. We've arrived here in the morning. Above, the moon is looking down at the silvery veins of the cold, invading the empty streets of the Aymara metropolis.

airports

airports are temples of the wind that transports us. Places of omens and curses, places of gatherings and farewells, sources of uncontrollable tears and desires.

Look at the eyes of those that are leaving, of those who are arriving. Looks of promise, looks full of emptiness. What is the one leaving looking at? What do the eyes of those arriving see when their gaze rests on the grand altitude of the Andes?

Once more, the ritual of suitcases, guarded tears like diamonds left as an offering at the foot of the Illimani, at the foot of the great father who doesn't judge us and accompanies us during the long pilgrimage through strange lands.

Once more, avenues and streets will open up to discover, amongst the throngs, the ghosts we once were.

On the other side of the street, your own adolescent self, your young lungs full of Andean air. The light of your Aymara roots, your Quechua roots, your peninsular roots, hypnotized by the

mystery, the fear and the splendor of a new land beyond the waters, the dragons and the maps.

We give thanks to God, to the Pachamama, we touch the protective stone with our hands while gazing up, we give thanks to the air, to the wind, to the aroma of the earth that spreads from the Sacred lake to Laja, through the eternal stones of Tiahuanaco, to the heights of El Alto and then, to the air that spills out, through scented rain, stone and grass onto the streets of Chuquiago Marka.

the polyphonic man

the precise word has no language
as the words said at the break of dawn
on a balcony in Park Extension or Côte-des-Neiges
are not those said at the same moment
while contemplating the sunrise
from a balcony of the Basse-Ville de Québec

the precise word has no language
neither when desire strikes
nor in the profound lucidity of a dream

you the metro traveller
you the women born under the light of another sun
you the daughter of the Maghreb sands
who on your daily journey
travel the bowels of this city
you are surprised, one day, by the look of another
and without understanding any words
whether or not we say to each other upon crossing each others'
paths
in the midst of the city's sounds
bonjour, salut, hello, how are you,
hola, ¿cómo estás?
salaam melecum, bom dia, buon giorno,
magandam umaga

what does it matter
because your languages will look for each other
despite your different mother tongues
with the intimacy of lovers that meet
under the silver light of midnight
amongst the accomplice trees of Mount Royal
the language you speak matters little, polyphonic woman
when your hands reach out to discover the beloved geography
of this other whom you will inhabit when your hands entwine
while the snow falls outside in February
and you are in bed, attentive to the sounds of your newborn

polyphonic woman, Mexican rebel without papers
mutilated Somali survivor, Arab women free of prophets
Parisian disappointed by the lie of Libert ,  galit , Fraternit 
because your grandparents are Arab
through European eyes, you are not sufficiently French
because they lie when saying that the subtle spirit of France
will always escape you

oh, how we want to save French in Québec!
let's save it with the strength of all our languages
with our love for this land of our children
and let us be polyphonic
in French in our America
this land that for thousands of years has spoken
Cree, Ojibway, Innu and Montagnais

let's dream in French
in our mother tongues

what language does a guitar speak?
are the birds that sing at dawn
allophones?

hello!
Allah is on the phone!

are allophones really extraterrestrials
strange people from Mars?
from remote galaxies?

are all Quebecers
that say hello, allophones?
hellophones that say bonjour?

allos, los otros, the others, les autres, el otro, until when?

you, little great man, polyphonic woman
who walk through Jean-Talon market
who walk along Saint-Laurent Boulevard
full of words to sow on this island
polyphonic woman
who loves in Arab
gives birth in English
and speaks to her baby in French

little great polyphonic man
who dances like a Cuban
speaks like a Franglais
and dreams like a Bolivian

the street is yours
the city is yours
the world is yours
polyphonic man
eternally dubious in the eyes
in the ears of the monolinguals
those that love the little closed-minded homeland
confined to the sickness
of believing the world is an inventory of borders
closed-off in the greatest of solitudes

and those of us that love French
in our mother tongues

those of us that chose this land as ours
this native land
do not say that we are allophones
because that allo which means language from another place
is also yours
this distance belongs to you
sons of the French and English vessels of America
daughters of the king on First Nations' land
then, give us the opportunity to be polyphonic in French
and don't call yourself colonized
because those who really are
still live on the reserves
trapped in eternal childhood
those who love you too much to rise up
and burn your dreams of the Great North

say goodbye to the allo
because we are polis, multis, pluris
the polis Ludovica, the largest city in Québec
those of us here in Montréal
the hands of the entire country

do not accuse us
of not having chosen your destiny that is also ours
because money and the ethnic vote
are mainly of francophone lineage

may the rhythm of your footsteps in the streets
may the rhyme of your verse at midnight
may your heartbeat at noon
be heard
in their original language

before they make sense all languages are music
so sing the city, sing the earth
little great polyphonic man



return dan la/zil
Kama La Mackerel

| | | |
|-------------------|---|---------------------|
| | enn fwa par mwa aswar kan lalinn | |
| ivory sphere | vinn enn bul livwar briye kuma rob satin | veil of iridescence |
| satin glow | enn vwal lamarye li kuver nu ek | the island |
| sea foam | so lalimyer tamize | in crevices |
| silver tongues | lekim lamer kumadir diri boui pass so lalang larzan lor tu bor lakott | the shorelines |
| whispers | kouver lil ek so labav | heartbeats |
| delicate | kan aswar kumsa nu resenti enn ti frisson delika | in a womb |
| slither | enn ti leker ape bate depi lwin lott kote lamer | from the sea |
| seep | li glise, li glise li rann nu vizit dan nu somey | into our sleep |
| tongues unknown | li coze dusman ek so la lang langaz ki ne pli kone | tongues forgotten |
| tongues forgotten | li sufle dusman ek so labus langaz ki ena gu disel | tongues forgotten |
| tongues unknown | li rakonte dusman ek so lalev langaz ki ine blye li sinnyale dusman ek so lagorz langaz dilo kristal | tongues forgotten |

tongues forgotten

rapel lazil

tongues forgotten

a zil

a zil

tongues unknown

so gran zom

tongues forgotten

so ti zom

zot tu reve

drops of salt

zot tu senti enn dey

mothers

bann ti volkan

ribcage grief

dan zot lestoma

grandmothers

zot tann

wails

zot mama

foremothers

zot gran mama

zot mama lontan

salt water

ki pe plore

ki pe cryer

ki pe zett so lekor dan

disab

ki pe fer tru dan later

ek so ledan

dilo sale

tombe

kuma dir

drips

enn gro labav

from the weight

depi lalang

ki lur

kuma dir li ena lezo

bann gran dimunn

ceki rapel

langaz lontan

of their tongue

ekute byen

| | | |
|------------------|---|-----------------------|
| ocean motion | <p>rulman losean ki ape turne kuma vag dan zot vant</p> | |
| | <p><i>ti-gou-lou</i> <i>gro-gou-lou</i> <i>ti-gou-lou</i> <i>gro-gou-lou</i></p> | in their womb |
| | <p>ceki kone ava alim enn lalanp later divan laport</p> | |
| light | « ava pus soy » aki zot dir | at the foot |
| an earthen lamp | <p>« lerala bann gran dimunn pu cone kuma pu return zot lakaz</p> | of their bedroom door |
| for good omen | <p>dan later ki zot ti kite lott kote losean »</p> | find their way |
| the dead | <p>bann ce kinn ne aswar</p> | back home |
| the night | <p>kan lalinn ti kuver ek enn rido laswa</p> | silk abundance |
| the moon | <p>zot ena seve bondye ki senti loder lamer</p> | olympic wealth |
| matted hair | <p>zot lapo kuver ek bann tas kuma dir koki glase</p> | lacquered skin |
| smell of the sea | <p>zot lizye kler kuma dir laglas ki reflet sekre ki dan nu nam</p> | creased seashell |

| | | |
|--------------|--|----------------|
| belly button | zot nombri sorti kuma pwint enn bato | prow of a ship |
| protruding | ki pe voyaze lor kala pani | waters |
| underbelly | dilo nwar ek tu so tristess ek tu so lapenn | thunderous |
| bodies | dan bato la so vant ena bann pov diab kinn perdi zot nam | without souls |
| forgetting | kinn blye kinn blye kinn blye | forgetting |
| forgetting | kinn blye zot vre langaz kinn blye zot limazinasyon | forgetting |
| forgetting | kinn blye figir zot mama | forgetting |
| forgetting | kinn blye bann sante ki zot ti kav sante pu zot kone kuma pu return | forgetting |
| forgetting | kot zil dan zil | forgetting |
| lor la ter | | zot mama |
| lor la ter | | ki pu zot |
| | mo | zil |

| | | |
|----------------------|--|-------------------------------|
| la ter | | nu ancet |
| | a | |
| | | zil |
| | zil | |
| their tongue | bann sekin ne aswar | their imagination |
| their mother's face | kan la linn ti vinn enn krater ranpli ek bruyar | their is/land |
| estuaries | sa bann la bann zanfan bondye | shores |
| islands | vye lespri inn rant dan zot zot destin ti deside | bodies |
| moon | zot ava tann bann lavwa ki kalke dan vizyon ki konpoze dan zistwar | breathing damask |
| brimming fog | ki buze dan lekor ki nu tande dan bann kri lamor | madness |
| weaves into stories | si ou get byen dan lesyel ena enn poem kinn ekrir | weaved into bodies |
| weaved into visions | kinn skilpte dan bann nyaz | weaved into breath |
| weaved into whispers | kuma dir lekim bann vag kan larivyer ape rant dan la mer | weaved into mournful songs |

konekte/dekonekte

konekte/

dekonekte

konekte/

dekonekte

konekte/

dekonekte

la kot

zil

le kor

azil

anu ekut bann sante losean

ki return nu nu lintegrite

ki fer nu dimal aret senye

ki fer nu larm disparet

chants
unbleed hearts

anu respir vokabiler
laverite

poems written

anthems
unshed tears

anu sant bann sante
ki onor
bann mor

in the night sky

songs
untravel oceans

etched in waves

revive the dead



La nuit de la pêche

José Ignacio de Alba

Traduction de
Lara El Keilany

Sur les 22 000 indigènes qui peuplaient le bassin du Colorado il y a quatre siècles, il n'en reste plus que mille aujourd'hui dans la Réserve indienne cucapa, au sud-ouest de l'Arizona, et environ 300 au Mexique, répartis entre les États de Basse-Californie et de Sonora. D'après l'Unesco, leur langue est menacée d'extinction. Au Mexique, la survie du peuple cucapa repose sur la pêche de l'acoupa, une espèce endémique du golfe de Basse-Californie. Au cours des dernières décennies, les Cucapas se sont élevés contre un modèle de développement durable qui leur a été imposé par le gouvernement mexicain, niant de fait leur droit à exister. Les femmes sont les figures de proue de cette lutte.

El indiviso, basse californie.

L'art de l'a pêche, c'est avant tout un art de l'attente. Les Cucapas attendent toute l'année la saison du frai de l'acoupa dans les eaux du golfe de Californie. Chaque année, pendant six semaines – à peu près au même moment que le carême catholique –, ces artisans mettent leurs barques à l'eau et, armés de leurs chinchorros (filets), s'en vont affronter les caprices de la mer.

La saison est courte, mais elle est intense. Le calendrier est précis et le labeur avance au rythme des marées. Les pêcheurs attendent le premier quartier de lune pour prendre la mer à la recherche de l'acoupa du golfe, un poisson endémique de la région qui s'arrête chaque année dans les eaux de surface du delta du Colorado pour s'y reproduire. L'acoupa est la principale source de revenus de cette tribu yumana qui, d'après le recensement officiel, est sur le point de disparaître.

Cucapa signifie «gens du fleuve». Il y a plusieurs siècles, les Cucapas pêchaient dans le Colorado. Mais l'inauguration du barrage Hoover en 1936, à cheval entre l'Arizona et le Nevada, tarit le fleuve de l'autre côté de la frontière. Lors de la réforme agraire¹, le gouvernement mexicain confia à ces indigènes des milliers d'hectares de terres sèches dans la Sierra Cucapá – une chaîne de montagnes où, d'après la légende, l'esprit de chaque Cucapa retourne après le trépas – et laissa de nombreux descendants dépourvus de biens communaux. C'est ainsi que les gens du fleuve s'en allèrent vivre près de la mer.

La mer, il faut savoir l'attendre. Pour cela, les indigènes demeurent à terre jusqu'à la tombée de la nuit. À cette époque de l'année, la lune est si claire qu'elle donne de l'ombre. Un vent glacial se lève comme pour annoncer l'imminence de la marée. La mer, qui jusque-là semblait endormie, prend soudain vie et d'une seule vague, que les pêcheurs appellent le burro (l'âne), elle déferle sur le rivage. La mer devient alors accessible et les barques des indigènes, qui semblaient à des kilomètres de l'eau, ne sont plus qu'à un coup d'épaule de la mise à flots.

Les pêcheurs naviguent la nuit depuis El Zanjón, une zone située au cœur de la Réserve de biosphère qui est aussi le point

de séparation de la péninsule de Basse Californie, puis s'arrêtent à l'embouchure du fleuve, devant l'île de Montague. Là-bas, les capitaines amarrent les embarcations entre elles pour qu'elles passent la nuit côte à côte, le destin arrimé à la proue. Le souper (cena) des pêcheurs est frugal : un biscuit, tout au plus, et une bonne lampée d'alcool que l'on savoure dans une camaraderie que seule la mer sait donner. Puis, assis sur les filets à la proue de leur barque, les pêcheurs s'emmitouflent dans les couvertures et les blousons. La nuit est étoilée, froide et étonnamment calme, car malgré les apparences cette mer a, dit-on, déjà englouti plusieurs pêcheurs avec leurs barques.

Enclavée dans les déserts de Sonora et de Basse Californie, la mer de Cortés regorge de vie. La nuit, ses eaux foisonnantes frémissent, brassées par le battement des nageoires et les bulles de toute la faune marine qui y respire. Certaines créatures deviennent fluorescentes tandis que d'autres se tapissent dans la quiétude pour mieux guetter. On comprend dès lors aisément pourquoi l'explorateur Jacques Cousteau surnomma ces fonds « l'aquarium du monde ».

Les estuaires où sommeillent les barques ont vite fait de trahir les marins encore endormis. Rompus aux épreuves de la haute creusés, mais lorsque celle-ci se retire, elle piège les barques qui finissent par s'échouer dans la vase imprégnée de sel. Mieux vaut donc être vigilant lorsque le soleil point à l'horizon.

Lune cucapa

Il y a quelques années à peine, les Cucapas enfumaient leurs embarcations en guise de rituel, ils chantaient et dansaient pour demander à la mer l'autorisation de naviguer et de pêcher. Mais aujourd'hui, ils sont davantage préoccupés par les formalités administratives et les interdictions de pêche que leur impose le gouvernement.

El Zanjón, le lieu où se déroulent leurs cérémonies, s'est vu envahir par des pêcheurs venus de localités où la pêche est désormais proscrite. Les Cucapas partagent ainsi la mer et se répartissent même les tâches avec des pêcheurs des États de

Sonora et de Sinaloa qui viennent chercher du travail jusque dans la péninsule, où il se fait moins rare. Pendant la saison de la pêche, comme c'est le cas en ce moment, les eaux qui bordent les côtes septentrionales du golfe de Californie sont envahies par les bateaux de pêche qui s'arrachent les prises et se disputent les revenus d'une activité tout juste rentable.

La barque dans laquelle nous naviguons s'appelle «Cucapa». Elle appartient aux Amérindiens, mais elle est dirigée par deux Sinaloenses : Pablo, le capitaine, et Samuel, son bras droit. Ils prélèvent trente pour cent des prises en guise de salaire. Le reste revient à la propriétaire de la barque. Un jeune cucapa est également présent à bord pour surveiller l'embarcation et la pêche.

Agrippé à la barre, le capitaine Pablo lève constamment les yeux vers le ciel pour repérer les mouettes, car en plus d'être de bon augure, ces oiseaux sont aussi d'habiles pêcheurs, si bien que les barques se dirigent toujours vers les nuées de mouettes pour leur subtiliser les proies.

Une autre technique de pêche consiste à éteindre le moteur à hélice pour faire le silence autour de soi et à tendre l'oreille vers le fond de la barque. Dès que l'on entend les premiers «ronflements» de l'acoupa, on lance le filet.

Quand les pêcheurs n'ont pas vraiment le vent en poupe, ils jettent le chinchorro à l'eau dans l'espoir de glaner quelque butin en fin de course. Hélas, il n'est pas rare qu'au moment de tirer les filets hors de l'eau, les matelots qui rêvaient d'y voir frétiller l'acoupa en abondance n'en tirent finalement que du menu fretin.

La peau du capitaine est tannée par les embruns et le soleil des tropiques. Tandis qu'il mange un sandwich, il explique à quel point la lune est bénéfique pour la pêche et pour la vie en général. Il conseille notamment de semer les arbres en lune ascendante et assure qu'il ne faut surtout pas sous-estimer l'influence des astres sur la fertilité des femmes. Tout le monde sait, cependant, qu'en phase de pleine lune la mer est bien trop agitée et que sa lumière est néfaste pour les personnes sujettes aux maladies. C'est d'ailleurs pour cette raison que l'on protège

les prises d'acoupa avec des couvertures et des vestes, sans quoi la lumière de la lune abîmerait le poisson.

Le cycle de la terre

À terre, les Cucapas attendent le retour des barques en discutant autour du feu. Ils se préparent à leur arrivée. Pour que les barques puissent naviguer pendant la saison de reproduction de l'acoupa, il faut réaliser tout un tas d'activités, de la préparation des permis à la révision des moteurs, en passant par la réparation des barques et l'achat du carburant. Au moment de larguer les amarres ou de gérer les transactions commerciales, ce sont les femmes âgées qui prennent les commandes. Les femmes plus jeunes s'occupent de laver le poisson. Quant aux hommes, ils mettent aussi la main à la pâte, mais de toute évidence ce sont les femmes qui tiennent les rênes.

Pendant ce temps-là, en mer, après avoir jeté les filets, poursuivi les mouettes et prêté l'oreille aux « ronflements » de l'acoupa, le capitaine désespère de ne rien sortir de l'eau. Son équipage tue le temps en nettoyant la barque à l'éponge et en faisant la sieste, bercé par le doux balancement des vagues. Mais les matelots ne toucheront pas au port avant d'avoir pêché suffisamment de poisson, si ce n'est pour faire le plein de carburant et de nourriture. Avec la pêche, les Amérindiens et les étrangers parviennent à rembourser leurs dettes, à vivre modestement et, parfois, à économiser.

Le retour des embarcations se fait au gré de la mer. La marée monte pour la deuxième fois de la matinée et les bateaux en profitent pour regagner le rivage. Mais une fois sur terre, l'acoupa se soumet au gré de l'homme. Ainsi, dans quelques heures, le poisson sera évidé, rincé, vendu puis transporté pour être revendu ailleurs.

Les Cucapas rentreront chez eux et attendront le prochain quart de lune. Puis à la sixième marée, ils partiront chacun de leur côté jusqu'à la saison suivante. Le reste de l'année, ils iront à l'école ou chercheront du travail en ville, ils continueront de remplir les justificatifs administratifs que le gouvernement

mexicain exige pour qu'ils conservent leur droit de pêche et, chemin faisant, ils tenteront de s'adapter aux bourrasques du développement. Ils patienteront ainsi jusqu'à l'année prochaine, songeant aux six semaines pendant lesquelles le peuple des Cucapas se réunit pour aller pêcher.

1 NdT : Cette réforme agraire fut entamée au moment de la Révolution mexicaine de 1910 et sa fin ne fut promulguée qu'en 1992.

Collaborateurs·trices Contributors

José Ignacio de Alba fait ses études dans des écoles catholiques jusqu'à ce qu'il devienne athée. Il a étudié le journalisme, mais n'a jamais obtenu de diplôme. Il croit davantage aux formes de récit traditionnelles qu'aux nouvelles journalistiques.

Dr. Katherine Ashley is a specialist in nineteenth-century literature and works at Acadia University, where she teaches French, English and translation. She is currently translating *Les Soirées de Médan* (1880) into English.

Rachael Boast has published three collections, available from Picador: *Sidereal*, *Pilgrim's Flower*, and most recently, *Void Studies*. She is co-editor of *The Echoing Gallery: Bristol Poets and Art in the City* (Redcliffe Press) and *The Caught Habits of Language: An Entertainment for W.S. Graham for Him Having Reached One Hundred* (Donut Press).

Simon Brown (1979) is a self-taught poet and translator from rural New Brunswick. His texts have appeared in magazines such as *Lemon Hound*, *Train*, *Estuaire*, *Vallum*, *Poetry Is Dead*, *Watts*, and *Ancrages*, and his collections and artist's books have been published in Québec, Canada and France by *Vanloo*, *Moult*, *Le laps*, *squint press*, *Paper Pusher* and *Frog Hollow*. In September 2019, he was poet in residence at Viva art action performance festival, in Montréal.

Henry Céard (1851–1924) was a novelist, poet, dramatist and critic who was closely associated with Flaubert and with Émile Zola and the Naturalist movement. He is the author of *Une belle journée* (1881) and *Terrains à vendre au bord de la mer* (1906), and was a member of the Académie Goncourt from 1918–1924.

Finaliste du prix John-Glassco en 2017 pour *Confidences de Pariyem* (Pasar Malam) de l'écrivain indonésien Linus Suryadi, **Edmond-Louis Dussault** a publié récemment (*Contre-jour*, 48, 2019) la traduction française d'un chapitre du roman d'Andrew Steinmetz *Eva's Threepenny Theatre*.

Gabrielle Filteau-Chiba vit dans une maison à énergie solaire bâtie au bord de la rivière Kamouraska. Elle écrit, traduit, illustre et défend la beauté naturelle de sa région adoptive. Son premier roman, *Encabanée* (XYZ, 2018) a conquis un vaste public. Elle a également publié *Sauvagines* (XYZ) en 2019.

Ani Gjika is an Albanian-born poet, literary translator, and author of *Bread on Running Waters* (2013). Her translation of Luljeta Lleshanaku's *Negative Space* (2018) was shortlisted for the International Griffin Poetry Prize.

Giovannino Guareschi (1908-1968) est un journaliste, caricaturiste et écrivain italien connu internationalement comme créateur de Don Camillo, héros de l'univers narratif « Mondo piccolo ». Caricaturiste et chroniqueur prolifique et controversé, notamment en raison de son anti-communisme, il laisse une œuvre riche mais peu étudiée à l'extérieur de l'Italie.

Originaire de la Colombie-Britannique, **Alix Hawley** a remporté le Prix de la nouvelle de CBC en 2017 pour "Witching". Elle a publié deux romans : *All True Not a Lie in It* (2015), lequel était en lice pour le prix Scotiabank Giller, et *My Name Is a Knife* (2018).

Adalber Salas Hernández est tour à tour poète, essayiste, anthologiste et traducteur. Né à Caracas, il a quitté le Venezuela en 2013 et habite aujourd'hui à New York, où il est doctorant en langues et cultures espagnoles et portugaises à la NYU. À titre d'auteur, il a une dizaine de titres à son actif.

Koko Hubara studied political science at Helsinki University before working as a journalist, translator and writer. In 2017 she started a blog, *Ruskeat Tytöt*

(Brown Girls, www.ruskeattytot.fi), analyzing ethnicity, gender, music, current affairs and more besides, and an essay collection of the same name, including this text.

D. E. Hurford grew up in the UK and spent many years in Finland learning Finnish and acquiring a coffee habit before moving to Belgium, where she now works as a translator.

Djamila Ibrahim was born in Addis Ababa, Ethiopia, and moved to Canada in 1990. Her stories have been shortlisted for the University of Toronto's Penguin Random House Canada Student Award for Fiction and Briarpatch Magazine's creative writing contest. She was formerly a senior advisor for Citizenship and Immigration Canada. She lives in Toronto.

Suzanne Kamata a grandi à Grand Haven, dans le Michigan. Elle réside actuellement à Tokushima, au Japon, avec son mari et ses deux enfants. Ses nouvelles, essais et critiques littéraires ont paru dans de nombreuses publications telles que *Real Simple*, *Brain*, *Child*, *Cicada*, et *The Japan Times*. Elle a été en lice pour le Pushcart Prize cinq fois et a reçu une mention spéciale en 2006. Elle a remporté le Nippon Airways/Wingspan Fiction Contest deux fois, et a été lauréate du Paris Book Festival et du SCBWI Magazine Merit Award.

Installée à Paris, **Lara El Keilany** est traductrice indépendante depuis plus de cinq ans. Après ses études en littérature, elle obtient un master en traduction à l'ISIT. Ses langues de travail sont le français, l'anglais et l'espagnol.

Kama La Mackerel is a multi-disciplinary artist, educator, writer, cultural mediator and literary translator who hails from Mauritius and now lives in Montréal. Their work is grounded in the exploration of justice, love, healing, decoloniality, and self- and collective-empowerment. Kama's artistic practice spans across textile, visual, digital, poetic and performative work, and is at once narrative and theoretical, at once personal and political.

Myriam Legault-Beauregard est titulaire d'un baccalauréat en traduction et en rédaction ainsi que d'une maîtrise en études langagières. Elle travaille comme traductrice professionnelle dans la région d'Ottawa-Gatineau. Ses traductions de poèmes ont été publiées dans les revues *K1N* et *Reunion: The Dallas Review*.

Alexis Legault a étudié la littérature comparée et la traduction à l'Université de Montréal. **Sophie Giroux-Tremblay** détient un baccalauréat en études internationales de l'Université de Montréal et un certificat en traduction de l'Université McGill. Traducteurs professionnels, ils habitent tous deux à Montréal.

Born and raised in Athens, **Tasos Leivaditis** (1922–1988) worked as a literary critic for a leftist newspaper and achieved both critical and popular renown in Greece for his rich poetic oeuvre. His involvement as a youth in leftist politics led to his imprisonment for more than three years. Soon after his release in 1951 he made his poetic debut, and he was to go on to publish twenty volumes of poetry as well as a collection of short stories, winning along the way Greece's highest honour in poetry (the State Poetry Prize, in 1979).

Sauline Letendre, traductrice agréée, réviseuse dans le domaine financier depuis plus de 20 ans, a participé à la traduction de textes pour la défunte revue littéraire *Ruptures* et plus récemment traduit des poèmes d'Alejandro Saravia publiés dans les revues *TransLit* et *K1N*. Elle a gagné le prix John-Glassco 2018 pour sa traduction du roman *Rojo, amarillo y verde* d'Alejandro Saravia au français.

Sonya Malaborza passe ses journées à encadrer des auteurs et à traduire de l'anglais au français, et ses nuits à traduire des poèmes de l'espagnol au français. On lui doit entre autres la version française du roman *The Sea Captain's Wife* de *Beth Powning* (Perce-Neige, 2014). Sa traduction du roman *The Birth House* d'Ami McKay est parue en mars 2020 chez *Prise de Parole*.

Luba Markovskaia est docteure en littérature française, traductrice et révisure linguistique. *Notes de terrain pour la tundra alpine*, sa traduction de *Field Notes for the Alpine Tundra* de la poète canadienne Elena Johnson, paraîtra en 2020 dans la collection «Jardin de givre» des Presses de l'Université du Québec.

Jeanne Mathieu-Lessard a obtenu un doctorat en littérature comparée de l'Université de Toronto et a complété un postdoctorat du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada à l'Université d'Ottawa. Ses recherches portent sur l'humour dans les littératures de langues française, italienne et anglaise, et notamment sur l'humour des femmes au vingtième siècle.

Jessica Moore is an award-winning poet and translator. Her first collection, *Everything, now* (Brick Books 2012), is also a conversation with her translation of *Turkana Boy* by Jean-François Beauchemin. Jessica's forthcoming poetic work, touching on ecological disasters and the affaire of the École en bateau, is called *The Whole Singing Ocean* (Nightwood 2020).

Jean-Marcel Morlat est né à Paris et réside au Québec depuis 2010. Il a traduit le livre de Philippe Wamba: *Parenté: l'Odyssée d'une famille en Afrique et en Amérique* et collabore avec différentes revues littéraires: *XYZ*, *Traversées*, *L'Ampoule* et *Revue Rue Saint Ambroise*.

Erin Moure is a Montreal poet and translator. Her latest book of poems: *The Elements* (Anansi, 2019). Her latest translation: *Camouflage* by Lupe Gómez, from Galician (Circumference Books, 2019). She also translated François Turcot's *My Dinosaur*, from French (Book*hug, 2016).

Born in Paris in 1810, **Alfred de Musset** is a French poet and playwright from the Romantic era. At the age of nineteen, he publishes his first collection of poems. His plays and poems display a high sensibility and a genuine expression of emotions, especially pain. He is now considered one of the greatest French Romantic writers.

Après avoir enseigné la littérature au Collège de Maisonneuve, **Daoud Najm** s'adonne aujourd'hui à l'édition et à la traduction, en plus de diriger la revue *Spirale*. En 2018, il a fait paraître une traduction de l'essai de Ken Setterington, *Branded by the Pink Triangle*, aux éditions du Septentrion.

Karen Isabel Ocaña is a Montreal-based writer and translator. She belongs to the Literary Translators' Association of Canada and the Quebec Writers' Federation. She was shortlisted in 2017 for the QWF Cole Foundation Translation Prize for *Rooms*, her translation of Louise Dupré's poetry collection *Chambres*.

Denis Osokin is a multiple award-winning Russian author and screenwriter. Two films based on his prose—*Silent Souls* (2010) and *Celestial Wives of the Meadow Mari* (2013)—have appeared at international film festivals. Osokin's work reflects his training in folklore and his interest in traditional cultures of the Volga region.

Born in 1992 in Nice, France, **Alice Pagano** has always been passionate about the English language. In 2015, she went to London to study in a language school. She was admitted to Queen Mary University the following year. She has just graduated with a bachelor's degree in English Literature and Linguistics and hopes to become a translator in the future.

Floribertus Rahardi est né en 1950 à Ambarawa, Java, Indonésie. Depuis 1983, il a publié cinq recueils de poésie, des nouvelles, deux longs poèmes narratifs et quatre romans, tous inédits en français, sauf dix de ses poèmes et un extrait de son *Pays des rhinocéros*, traduits par E.-L. Dussault et publiés en 2017 dans *Le Banian*, revue de l'Association franco-indonésienne Pasar Malam.

Charles Rousseau est né à Laval. Il a étudié la traduction et les sciences cognitives à l'Université de Montréal, en profitant par le fait même pour séjourner à Buenos Aires, en Argentine. Ses penchants littéraires vont du subversif à l'onirique. Cette publication est la première à son actif.

Irina Sadovina (PhD, University of Toronto) is a scholar of literature and culture working in Yoshkar-Ola, Russia.

Alejandro Saravia, auteur bolivien-canadien établi à Montréal depuis près de 30 ans, a publié plusieurs recueils de poésie, dont les plus récents *L'homme polyphonique* (2014), *Jaguar con corazón en la mano* (2010), *Lettres de Nootka* (2008), et un roman, *Rojo, amarillo y verde* (2003). Il est l'un des collaborateurs réguliers de la revue hispanocanadienne *The Apostles Review*.

Gillian Sze is the author of nine poetry collections, including *Peeling Rambutan*, *Redrafting Winter*, and *Panicle*, which were finalists for the QWF's A. M. Klein Prize for Poetry. Originally from Winnipeg, she now resides in Montreal where she teaches creative writing and literature.

N.N. (“Nick”) Trakakis teaches philosophy at the Australian Catholic University, and also writes, edits and translates poetry. His philosophical publications include *The God Beyond Belief* (Springer, 2007) and *The End of Philosophy of Religion* (Continuum, 2008). He edited *Southern Sun, Aegean Light: Poetry of Second-Generation Greek-Australians* (Australian Scholarly Publishing, 2011), and his translations of Leivaditis include *The Blind Man with the Lamp* (Denise Harvey Publications, 2014), *Violets for a Season* (Red Dragonfly Press, 2017) and *Autumn Manuscripts* (Smokestack Books, 2020).

François Turcot is the author of *Mon dinosaure* (nominated for the 2014 Prix du Festival de poésie de Montréal), *Cette maison n’est pas la mienne* (2009 Prix Émile-Nelligan), *Derrière les forêts* (nominated for the 2008 Prix Émile-Nelligan) and *miniatures en pays perdu* (2006), all published by La Peuplade. His poems can be found in *New American Writing*, *Estuaire*, *Exit*, *dandelion*, *Le livre de chevet*, *Riveneuve Continents*, *Aufgabe*, *Action Yes*, *filling Station*, *Nor*, *C’est selon*, and his articles in *Cahiers littéraires* and *Contre-jour*. His poetry has been translated into English, German, and Polish.

Maude Veilleux (1986) is from Québec’s Beauce region. She has published two novels (*Le vertige des insectes* and *Prague*, with Hamac) and several poetry collections, including, most recently, *Une sorte de lumière spéciale* (L’Écrou, 2019). In 2018, she also published a web novel, *frankie et alex—black lake—super now*. Her work as a performance artist has been presented in various artist-run centers and festivals.

Remerciements

Acknowledgments

Le comité éditorial souhaite remercier l'Association des traducteurs et traductrices littéraires du Canada et Figura Concordia pour leur soutien financier. Merci également à tous les détenteurs·trices de droits ci-dessous de nous avoir octroyé les droits de reproduction et de traduction pour les textes présentés dans ce numéro.

The editorial board would like to thank the Literary Translators' Association of Canada and Figura Concordia for their financial support. Thanks also to every right owner listed below for granting us the reproduction and translation rights for the texts that make up this issue.

"30 Facts About Yemen" by Koko Hubara © Koko Hubara
"Fricatives. A Visit" by Gillian Sze, © Gillian Sze
Une sorte de lumière spéciale de Maude Veilleux, © Maude Veilleux
"Witching" by Alix Hawley, © Alix Hawley
Souvenirs liquides de François Turcot, © La Peuplade
Isolario d'Adalber Salas Hernández, © Adalber Salas Hernández
Encabanée de Gabrielle Filteau-Chiba, © XYZ Éditions
"The Beautiful One Has Come" by Suzanne Kamata,
© Suzanne Kamata
"Voice" by Ana Gijka, © Ana Gijka
"Strange forms in farmers' fields" by Jessica Moore,
© Jessica Moore
"Fire Door" by Rachael Boast, © Rachael Boast
Diario clandestino 1943-1945 de Giovannino Guareschi,
© Alberto Guareschi
«Jimat» de Floribertus Rahardi, © Floribertus Rahardi
"Yud Orol: The Night Watch" by Denis Osokin, © Denis Osokin
"Little Copper Bullets" by Djamila Ibrahim, © House of Anansi
Poems by Tasos Leivaditis, © Metronomos
Poèmes d'Alejandro Saravia, © Alejandro Saravia
"return dan la/zil" by Kama La Mackerel, © Kama La Mackerel
«La noche de la pesca» de José Ignacio de Alba,
© José Ignacio de Alba

